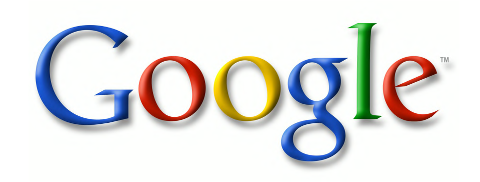
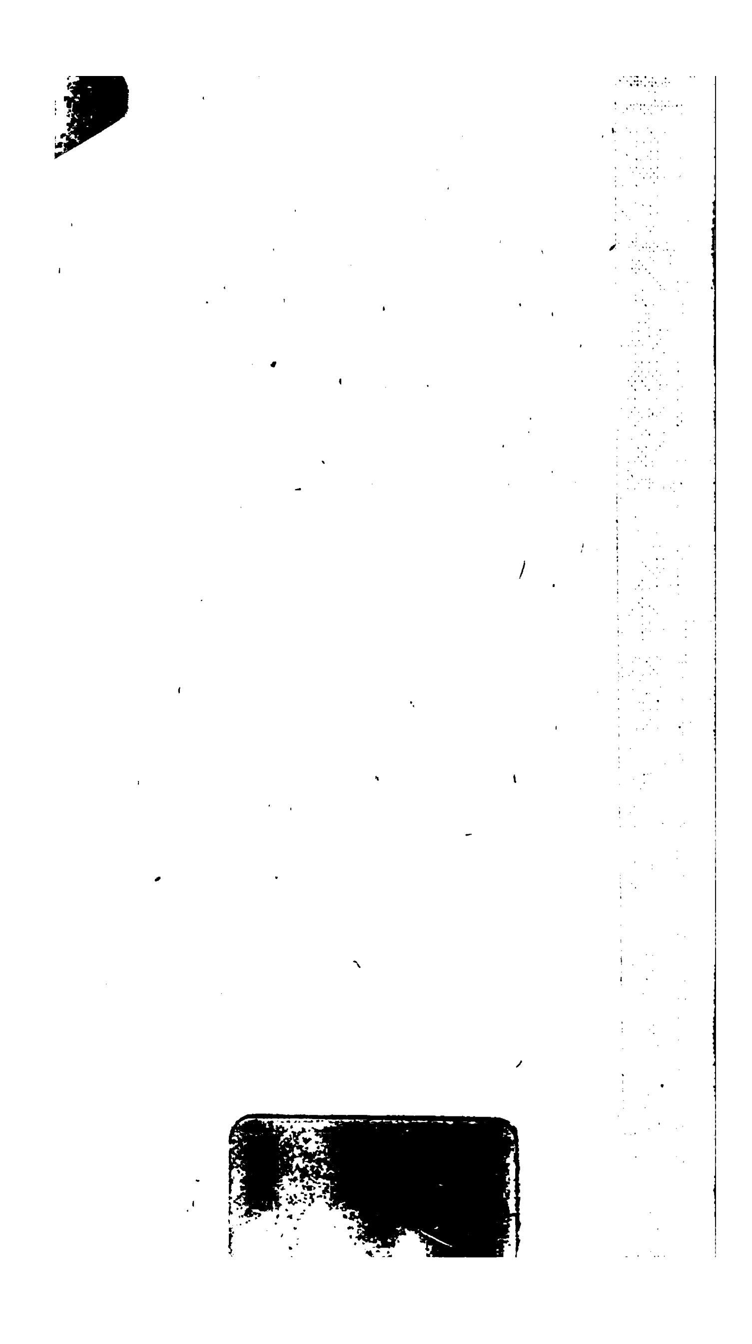




NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581480 0



LES SOUPERS

de la

Maréchale de Luxembourg.

DÉDIÉS

A M. LE VICOMTE DE LAROCHEFOUCAULD,

Par Mme la Comtesse de Genlis.

Je ne mêle point la politique à la littérature.
M. de VOLTAIRE, cité par M. Clément.

---

v, 2

SECONDE ÉDITION.

PARIS,
ROUX, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
PÉRISTYLE VALOIS, EN FACE LA GALERIE DES BONS-ENFANS,
ci-devant galerie de bois.
1828.

5.

LES SOUPERS

de la

Maréchale de Luxembourg.

SEPTIÈME SOUPER.

Les mêmes, le baron de Buzenval et le comte d'Albaret.

LA MARÉCHALE.

Ah! M. d'Albaret, je suis charmée de vous revoir; vous m'avez bien négligée; j'espérais hériter du temps

énorme que vous donniez à madame du Bocage.

LE COMTE D'ALBARET.

Depuis sa mort, j'ai presque toujours voyagé.

LA MARÉCHALE.

Nous ferez-vous ce soir quelques improvisations *.

LE COMTE D'ALBARET.

Je suis bien rouillé sur ce point; d'ailleurs, on aime mieux ici écouter que

* M. d'Albaret improvisait en vers français alexandrins, avec une inconcevable facilité, et d'une manière d'autant plus amusante, qu'il n'y mettait aucune espèce de prétention, et qu'en déclamant, il contrefaisait toujours, avec une perfection rare, ou un auteur connu lisant sa pièce, ou un acteur du Théâtre-Français, ou enfin Voltaire, qu'il avait beaucoup vu à Ferney.

déclamer; mais puisque ces caricatures de poésie et de talent vous amusent, je m'y remettrai.

LE PRINCE.

Que dit-on de nouveau?

LE BARON.

Rien, il n'est pas même question d'un nouveau contrôleur-général *.

LA PRINCESSE.

Quelle stérilité!

LA MARÉCHALE.

Et en littérature?

LE PRINCE.

On parle beaucoup en ce moment

* On en changeait continuellement alors, ce qui a duré jusqu'à la révolution.

d'un discours de M. de Noé, évêque de Lescar, sur l'état futur de l'Église. J'en ai sur moi quelques fragmens: voulez-vous en entendre la lecture?

TOUS, à la fois.

Ah, oui, nous écoutons, lisez, lisez.

(On se rapproche du prince de Beauvau, qui tire des papiers de sa poche, et lit.)

« Il est temps de fixer nos regards » sur l'avenir, il est temps d'entrer » dans les conseils de Dieu, de pénétrer, à l'aide des oracles divins, dans » les profondeurs de sa sagesse, et d'y » lire ce qui lui a plu de nous révéler de » ses desseins sur nous et sur son Église.

» Veut-il, par des pertes multipliées, » et par un affaiblissement progressif, » renouveler ses épreuves, et la ré- » duire à un état de langueur qui fasse

» craindre pour sa chute, ou lui réserve-
» t-il dans ses trésors quelque secours
» puissant et connu de lui seul, qui,
» soutenant sa vigueur et renouvelant
» sa jeunesse, ramène ses premiers
» jours ? Attendri par les longues dis-
» grâces des enfans d'Israël, se ressou-
» vient-il enfin de l'alliance jurée à
» Abraham et à Jacob leurs ancêtres ;
» et, las de supporter les peuples de
» l'ingrate gentilité, se prépare-t-il à
» tirer vengeance des plus coupables ?
» Ce temple, ces autels dont nous avons
» hérités de nos pères, les transmet-
» trons-nous à notre postérité ; ou, des-
» tinés à voir le flambeau de la foi s'é-
» teindre dans ces contrées, sommes-
» nous les derniers adorateurs que Dieu
» veuille souffrir dans ce sanctuaire ?

» Si vous le demandez aux sages du

» siècle, ennemis de la foi, ils ne vous
» répondront que par les paroles les
» plus sinistres : *Les temps sont ar-*
» *rivés ; les ténèbres ont fait place à*
» *la lumière : encore une génération,*
» *et il n'y aura plus de Dieu ni dans le*
» *ciel, ni sur la terre.* Si vous faites part
» de vos craintes aux partisans d'une
» justice superficielle, aux amis de la
» mollesse et du repos, loin de partager
» vos alarmes, ils s'écrieront, dans
» leur sécurité, comme les juifs du
» temps de Jérémie : *Temple du Sei-*
» *gneur, Temple du Seigneur.* Ils ne
» voudront pas croire à des maux
» dont ils craindront le remède ; ils se
» replongeront dans leur sommeil ; et
» malheur à vous si vous tentez de les
» tirer de leur funeste léthargie.

» . . . .

» Les ennemis de la foi, qui publient
» les maux de l'Église avec tant de sa-
» tisfaction, et qui nous annoncent sa
» chute avec tant de confiance, au-
» raient dû consulter moins leurs pré-
» ventions et le désir de leur cœur,
» que leur raison et la nature des cho-
» ses mêmes. Et si, pour connaître les
» principes de vie et les ressources de
» l'Église, ils eussent examiné son esprit
» et son organisation; s'ils eussent se-
» condé les fondemens de nos espéran-
» ces, et rapproché les avantages spiri-
» tuels et temporels de ce corps, ils
» auraient trouvé une constitution saine
» et robuste qui annonce sa durée, des
» promesses d'un secours abondant et
» divin qui la garantissent, une assis-
» tance ordinaire qui préviendra sa dé-
» faillance, une assistance extraordi-

» naire qui réparera ses pertes, et
» portera sa gloire plus haut qu'elle n'a
» été dans ses beaux jours.

» J'appelle donc l'esprit de l'Église,
» et, comme son principe de vie, cette
» foi inébranlable qui nous attache aux
» vérités que Dieu nous a révélées,
» cette espérance ferme qui nous fait
» attendre les biens qu'il nous pro-
» met, cet amour mutuel, ce feu di-
» vin qu'il allume dans nos âmes par la
» charité, et je dis qu'il n'est pas de
» principe plus puissant sur le cœur
» de l'homme, ni de plus capable de
» l'attirer dans une société quelconque
» et de l'y fixer, que ce triple lien par
» lequel nous tenons invinciblement à
» l'Église.

» L'homme est né pour la vérité et
» pour le bonheur; son esprit est fait

» pour connaître, son cœur est fait
» pour aimer; il faut donc, s'il ne veut
» pas déchoir de sa dignité, de sa na-
» ture, qu'il tâche de découvrir tout ce
» qu'il a intérêt de savoir, son origine,
» sa destination; ce qu'il est, d'où il
» vient, où il va ; et pour être heureux,
» il faut, ou qu'il possède l'objet qui
» peut faire son bonheur, ou qu'il soit
» dans la route qui doit le mener à ce
» but. Mais à qui s'adressera-t-il pour
» l'aider dans cette recherche, et de
» qui recevra-t-il un si grand bien?
» Sera-ce de ces anciens sages qui se
» vantaient de posséder le double tré-
» sor de la vérité et du bonheur? Se-
» ra-ce de leurs successeurs qui se flat-
» tent d'avoir perfectionné leur art et
» surpassé leurs découvertes? Parmi
» les premiers, l'un vous demandera

» du temps pour vous répondre ; un
» autre vous répondra que ces véri-
» tés, trop sublimes pour le commun
» des esprits, ne doivent pas être ré-
» vélées à la multitude. Parmi les
» derniers, les uns vous donneront des
» doutes sans solution ; les autres, des
» assertions sans preuve et sans garant ;
» et tous vous laisseront dans les plus
» désolantes incertitudes. Mais, comme
» le disait Tertullien aux païens de son
» temps, un enfant chez les chrétiens,
» un artisan suffisamment instruit dans
» nos écoles, ne redoutera pas vos
» questions ; non-seulement sur tous
» ces objets dignes de vos recherches,
» il vous déduira les vérités les plus su-
» blimes, mais il vous montrera autour
» de lui tout un peuple qui les con-
» naît et qui les professe ; mais vous

» verrez vous-même autour de vous
» un nombre de vrais sages, heureux
» par la connaissance de la vérité et
» par l'attente des biens d'une autre vie
» dont ils goûtent les prémices dans
» celle-ci, des hommes qui, loin de
» vouloir jouir exclusivement de leur
» bonheur, ne cherchent qu'à le parta-
» ger, et qui, regardant les autres hom-
» mes comme leurs frères, et leurs
» frères comme eux-mêmes, ne sont
» avec eux qu'un cœur et qu'une âme;
» et après cela, nous craindrions qu'une
» société si fortement liée et si solide-
» ment établie, vînt à manquer? Si
» vous voulez renverser les fondemens,
» et nous dégoûter d'elle, faites-nous
» croire, ou que Dieu n'a point parlé,
» ou que sa parole ne s'est pas accom-
» plie; que son fils n'est point venu,

» ou qu'il n'a pas daigné nous ins-
» truire ; faites-nous voir un maître
» plus habile et d'une plus grande
» autorité ; des vérités mieux prouvées,
» plus consolantes, et dont nous puis-
» sions mieux connaître par nous-mê-
» mes la force et la vertu ; dites, dites
» que nous sommes dans l'erreur. Cette
» erreur, si c'en est une, nous est agréa-
» ble et nous plaît ; que les biens qu'on
» nous propose sont vains et chiméri-
» ques ; cette chimère nous suffit ; que
» les liens qui nous unissent sont durs
» et fatigans ; nous n'en voulons pas
» d'autres ; nous pensons aujourd'hui
» comme pensaient nos pères ; nos en-
» fans, un jour, penseront comme
» nous. Unis par la connaissance des
» mêmes vérités, par les solides biens,
» par un amour mutuel et tendre, ils

» s'attacheront de plus en plus à la mère
» commune ; et trouvant dans son sein
» maternel et dans la société de son di-
» vin époux ce qu'inutilement ils cher-
» cheraient ailleurs, ils lui diront comme
» les disciples de Jésus sur le Thabor :
» Seigneur, il fait bon en votre pré-
» sence, nous y fixerons notre demeure,
» nous y dresserons nos pavillons. . . .
» . . . .

» Suspendez votre triomphe, enne-
» mis de la foi, et ne vous flattez pas de
» nous avoir confondus par vos défis
» et vos menaces. La synagogue a
» péri ; mais la synagogue ne devait pas
» toujours durer ; figure de l'Église,
» elle a disparu en sa présence, comme
» l'ombre devant la réalité. . . .

» Coupables du plus grand des cri-
» mes, les juifs ont subi le plus terrible

» des châtimens; mais ils subsistent,
» et leur sort n'est pas rempli. L'É-
» glise, il faut en convenir, n'est pas
» encore parvenue à la plénitude de
» la gloire qui lui est promise; elle est
» encore dans les épreuves et les com-
» bats, mais ces épreuves et ces com-
» bats n'auront qu'un temps, et fini-
» ront par le triomphe et par la paix. .
» . . . .

» Un jour (*c'est Moïse qui parle*),
» vous reviendrez à Dieu; il reviendra
» à vous; vous l'aimerez de tout votre
» cœur, et vous pratiquerez ses com-
» mandemens. (*Deuter.* 30.)

» Osée dit : Les enfans d'Israël se-
» ront long-temps sans temple, sans
» autel, sans roi, sans sacerdoce; à
» la fin, ils chercheront le Seigneur
» leur Dieu, et David leur roi, et ils

» seront comblés de toutes sortes de
» biens.

» Isaïe tient le même langage.

» Et saint Paul, cet homme incom-
» parable, ravi au troisième ciel, in-
» time confident des secrets desseins
» de Dieu sur les juifs et sur nous,
» s'exprime ainsi dans son épître aux
» Romains: Quoi donc! les juifs sont-
» ils tombés pour ne plus se relever, et
» Dieu les a-t-il retranchés sans retour?
» Non, sans doute; il les aime toujours
» à cause d'Abraham et d'Isaac, leurs
» pères; il peut les enter de nouveau
» sur leur ancienne tige, à côté des peu-
» ples qui ont été mis à leur place;
» et si des branches étrangères et sau-
» vages ont pu se naturaliser sur l'oli-
» vier franc, avec quelle facilité les

» branches naturelles reprendront-elles
» vie sur leur propre tronc ? »

LE COMTE D'ALBARET.

Voilà de la véritable éloquence et de la bonne logique.

LE COMTE DE SÉRENT.

Ces deux choses ne sont-elles pas inséparables, puisque *la véritable éloquence* est de persuader, ce qui ne peut se faire sans de bonnes raisons, et par conséquent une bonne logique.

LE COMTE D'ESCARS.

La définition de la *véritable éloquence*, toujours persuasive et solide, est très-juste ; car il en est une fausse qu'on pourrait appeler *entraînante*, qui ne demande que de la chaleur, du coloris, et qui se passe d'ailleurs de rai-

son; il est vrai que celle-là n'est pas solide, et que, fondée sur des sophismes, on se détrompe tôt ou tard des illusions qu'elle produit : telle est l'éloquence de J.-J. Rousseau.

LA MARÉCHALE.

On n'en peut pas dire autant *des éloquences* de Diderot, d'Helvétius, de d'Alembert; car elles ne sont assurément pas *entraînantes*.

LE MARÉCHAL.

Comment donc, madame! et le fameux discours préliminaire de l'Encyclopédie?

LA MARÉCHALE.

J'avoue que son éloquence est si *repoussante* pour moi, que je n'ai jamais pu finir cette fastidieuse lecture.

LE CHEVALIER.

Il faut avoir une réputation d'esprit bien établie, pour oser faire un tel aveu !

LE COMTE D'ALBARET.

J'aimerais mieux être mis à la Bastille que de hasarder cette dangereuse confidence. (*On rit.*) Tous les encyclopédistes conviennent que le plan de ce discours n'est point de d'Alembert, et qu'il est entièrement de Bacon ; mais ils ajoutent avec une imposante unanimité que le style en est si sublime, que cette production immortalise d'Alembert, et qu'enfin il faut manquer également d'esprit et de génie pour ne pas penser ainsi. Or, comme nous autres gens du monde ne voulons point passer pour des sots, nous nous gardons bien de

donner notre vrai jugement sur ce fameux discours; et tout au contraire (n'en ayant pu lire de suite quatre pages), nous disons à tout ce que nous rencontrons, que ce discours est admirable, plein d'éloquence et de profondeur. Le fait est que c'est le galimatias le plus ennuyeux qu'on ait jamais écrit.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous donc là? Quel blasphême!... Je vous déclare que j'ai eu la gloire de lire d'un bout à l'autre cette œuvre immortelle, et que j'y ai trouvé des passages si curieux, qu'ils sont restés gravés dans ma mémoire. En voici un que je choisis comme le plus court; écoutez, vous allez être saisis d'admiration :

« . . . . . . *L'architecture, qui n'est*

au vrai que le masque embelli de l'un de nos premiers besoins.... » (On rit.) Cela est-il neuf, ingénieux, et même hardi?

LA MARÉCHALE.

Ah! chevalier, que je voudrais que cette inconcevable citation fût exactement vraie!...

LE CHEVALIER.

Soyez satisfaite, madame la maréchale; elle l'est scrupuleusement, et je vous supplie de la vérifier.

LE COMTE DE SÉRENT.

L'architecture, qui n'est qu'un masque embelli.... Il est vrai que les esprits vulgaires diront que, malgré ses colonnes, ses corniches, ses portiques, sa magnificence, loin d'être *un masque,*

met plus à l'abri et plus solidement qu'une chaumière.

LE BARON.

Le masque embelli me paraît charmant.

LE COMTE D'ESCARS.

De l'un de nos premiers besoins ne l'est pas moins.

LE CHEVALIER.

Il y a dans cette expression un vague et un je ne sais quoi véritablement indéfinissables et sublimes.

LA MARÉCHALE.

Nous nous sommes assez moqués; maintenant, obtenons de M. le prince de Beauvau la continuation de son intéressante lecture.

LE PRINCE.

Me voilà prêt. . . . .

L'auteur, en parlant des juifs, dit :

« Et pourquoi croyez-vous que sub-
» sistent depuis si long-temps ces res-
» tes d'un peuple errant et fugitif, si
» ce n'est pour servir à quelque grand
» dessein de Dieu, et se trouver tout
» prêts pour le moment de l'exécution
» marqué dans ses conseils? . . . . .

» Que diront alors les ennemis de la
» foi, en voyant un Dieu fidèle en ses
» promesses et magnifique en ses dons?
» Ce qu'ils diront un jour dans leur
» désespoir et pour leur confusion, il
» faut le leur dire dès aujourd'hui
» et nous le dire à nous-mêmes, pour
» repousser leurs insultes et ranimer
» nos espérances.

» Aujourd'hui, ils insultent au petit » nombre auquel ils prétendent nous » voir réduits; et alors les fidèles mul- » tipliés égaleront les sables de la mer. » Aujourd'hui, ils nous reprochent des » vices par lesquels nous leur ressem- » blons; et alors la justice, comme » un torrent qui a renversé tous les » obstacles, couvrira la face de la terre. » Plus de haine, plus d'avarice, plus » d'envie; tous les hommes n'auront » qu'un cœur, toute la terre n'aura » qu'un Dieu; et du fond de son humi- » liation passée, l'Église, élevant sa tête » triomphante, entonnera un cantique » éternel d'action de grâces pour l'au- » teur de tant de biens*. . . . .

» Mais, si mon cœur se réjouit dans

* Psalm. 71.

» l'attente d'un tel bonheur, il retombe
» aussitôt dans la tristesse à la vue des
» maux divers qui doivent les précéder.
» C'est par une crise douloureuse que
» cette révolution doit s'opérer; c'est
» sur les débris des peuples retranchés
» que doit s'élever le nouveau peuple.
» Je vois des épreuves, des combats,
» un désert de sables arides, et peut-
» être une mer de sang, un déluge de
» feu menaçant une terre souillée, le
» bras de Dieu levé sur la gentilité cou-
» pable; je tremble . . . .
» Car saint Paul nous avertit que ce qui
» est dit ou écrit contre les Juifs ou les
» Gentils, l'est aussi pour nous.
» . . . .
» . . . .

» La religion bienfaisante vous dit que
» Dieu, père de tous les hommes et maî-

» tre absolu de tous les biens, en vous
» comblant des bénédictions des pre-
» miers nés, s'est réservé sur votre hé-
» ritage une portion dont il fait la légi-
» time du pauvre; que, dans tous les
» temps, les besoins de votre frère
» réclament votre superflu; mais que
» dans ces jours de colère et de deuil,
» quand la terre se durcit sous ses
» pas faute de culture; quand le ciel,
» devenu d'airain, ne lui laisse d'autre
» ressource que votre compassion, vous
» devez partager avec lui le plus pur
» de votre substance; vous devenez
» le père de l'orphelin, le tuteur du
» pupille, chargé de les nourrir, de les
» défendre, de soutenir leur humble
» toit qui tombe, et de labourer leur
» champ que les ronces et les épines
» vont couvrir.

» Elle vous dit qu'heureux sont ceux
» qui, écoutant la voix de l'indigent,
» et ne détournant pas les yeux à son
» approche, lui paient le tribut de lar-
» mes et de secours qui lui est dû;
» qu'heureux celui qui, paraissant don-
» ner au pauvre, et prêtant en effet à
» l'Éternel, sème son grain dans une
» terre qui rapporte au centuple, et
» place son bienfait en des mains qui
» le rendront un jour avec usure.

» Un si noble devoir, qu'impose à
» chaque riche la nature et la religion,
» nous regarde à double titre, nous,
» ministres du Seigneur, nourris des
» dons offerts sur ses autels, enrichis
» des largesses des peuples; nous, qui,
» moissonnant où nous n'avons pas se-
» mé, et recueillant où nous n'avons
» pas labouré, jouissons néanmoins de

» la rosée du ciel et de la graisse de » la terre. »

Ici finissent mes fragmens.

LA MARÉCHALE.

C'est dommage.

LA COMTESSE.

Oui, car ils sont bien intéressans.

LE CHEVALIER.

Je trouve seulement que le sage auteur voit trop en noir les jours près de nous : rien encore ne les annonce. —

LE COMTE DE SÉRENT.

Je ne suis pas de cet avis, et je trouve que la secte philosophique, le monstrueux livre de l'Encyclopédie, malgré ses bêtises, ses turpitudes, ses incon-

séquences, ses infamies en tout genre *, nous présage un avenir très-malheureux et très-prochain.

LA COMTESSE.

C'est ce qu'on ne voit pas très-clairement, parce qu'il nous reste encore beaucoup d'écorce du grand siècle. Ces écorces, il est vrai, ont leur utilité, parce qu'elles sont le vernis général de la vertu; mais, lorsqu'il n'y a plus que cela, bientôt tout dégénère.

LE COMTE D'ESCARS.

En effet, nous voyons déjà des thèses sentimentales et des dissertations étu-

* *Turpitudes*, article de médecine, par Barthès; *infamies*, article des philosophes anciens, par Diderot, article Damilaville, etc.; *inconséquences*, d'Alembert et tous les autres, etc., etc.

diées remplacer trop souvent les bonnes actions.

LE BARON.

Il est certain que la grandeur d'âme, la générosité, l'amitié véritable s'affaiblissent tous les jours, et que, très-incessamment, des phrases nous en tiendront lieu.

LE COMTE LE SÉRENT.

Qui pourrait, aujourd'hui, comme Voiture, en demandant à son ami intime de lui prêter de l'argent, lui écrire cette lettre sublime?

J'ai besoin, sous vingt-quatre heures, de trente-mille francs : envoyez-les moi. Si vous ne les avez pas, vendez tout, mettez en gage; il me les faut.

LA COMTESSE.

On a beaucoup critiqué, et souvent très-injustement, les lettres de Voiture ; mais j'espère que celle-ci ne trouvera point de censeur.

LE CHEVALIER.

Ni malheureusement d'imitateur.

LE MARÉCHAL.

De nos jours, une telle confiance serait si ridicule!.... Mais, d'ailleurs, Voiture a-t-il écrit de jolies lettres?

LA COMTESSE.

Charmantes.

LE MARÉCHAL.

Pourquoi n'en a-t-on point parlé?

LA COMTESSE.

Ce sont des philosophes qui l'ont cri-

tiqué, et Voiture n'était pas *esprit fort.*

LE PRINCE.

Clément, dans une de ses lettres imprimées, cite une infinité de passages de Voltaire, dans lesquels on trouve infiniment plus de jeux de mots et d'affectation qu'il n'a pu en reprocher à Voiture dans un très-petit nombre de pages. Ce qui me révolte le plus des philosophes, c'est l'effronterie de leur injustice.

LE COMTE DE SÉRENT.

C'est qu'il est impossible que l'orgueil, l'impiété, la méchanceté, réunis, ne soient pas audacieusement injustes.

HUITIÈME SOUPER.

Les mêmes, M. Clément.

M. CLÉMENT.

Je vois à la pendule que j'arrive un peu trop tôt.

LA MARÉCHALE.

Non, puisque nous sommes tous rassemblés.

LA COMTESSE.

Et même nous vous accusions déjà d'inexactitude.

M. CLÉMENT.

Je ne m'en plaindrai pas. Je vais donc aujourd'hui vous entretenir de *la Henriade*.

(Il déploie son cahier, et lit.)

« Je reconnais avec tout le monde que
» M. de Voltaire possède certaines qua-
» lités du style très-brillantes et même
» très-estimables; telles que la clarté,
» qui est la première de toutes, puis-
» qu'aucune autre ne peut exister sans
» elle. Il serait à souhaiter que les écri-
» vains de notre siècle l'eussent pris,
» en cela, pour modèle. S'il leur a
» donné de mauvais exemples, ce n'est
» pas celui de l'obscurité, ni de cette
» finesse mystérieuse dont il s'enve-
» loppe avec affectation, pour paraître
» avoir l'esprit qu'ils n'ont pas. M. de

» Voltaire peut bien, de temps en temps,
» être vague, sans consistance; mais
» il n'est presque jamais obscur. Ou-
» tre cela, on doit lui accorder le
» mérite d'une élégance qui n'est pas
» commune, beaucoup d'agrémens dans
» sa manière d'écrire, souvent de la
» noblesse, et quelquefois de l'éléva-
» tion : ajoutez une certaine chaleur qui
» lui est propre, et qui, sans être com-
» munément proportionnée à son sujet,
» fait toujours une sorte d'illusion au
» vulgaire des lecteurs. . . . .
» . . . .

» *Il ne suffit pas, dit Adisson, que*
» *le style d'un poëme épique soit clair,*
» *il faut qu'il soit sublime.*

» Le sublime en tout genre, soit des
» images et de la grande poésie, soit
» des pensées, soit des sentimens, est

» ce qui manque le plus au style de *la*
» *Henriade*.

» Tout le monde est d'avis que, si
» le merveilleux de notre religion ne
» se prête point aux grâces et à l'en-
» jouement des fictions païennes, il
» est, en récompense, bien plus sus-
» ceptible de grandes images et de pen-
» sées sublimes. La preuve en est dans
» nos livres sacrés, qui sont un trésor
» inépuisable de sublime poésie; trésor
» où l'on prétend qu'Homère a pris ces
» images magnifiques avec lesquelles il
» ennoblit souvent les dieux insensés du
» paganisme. Nous voyons aussi, parmi
» nos poètes, quelles richesses Racine
» et Rousseau ont tirées des livres saints.
» M. de Voltaire paraît n'avoir pas eu
» le même goût pour ces poésies di-
» vines; aussi n'en a-t-il fait aucun

» usage dans son Merveilleux, lequel
» n'offre de trait un peu sublime que
» celui-ci, du septième chant :

» Par-delà tous les cieux, le Dieu des cieux réside.

» Mais, à la page suivante, avec
» quelle faiblesse de style il exprime la
» plus haute idée !

» Aux pieds du trône même une voix s'entendit,
» Le ciel s'en ébranla, l'univers en frémit :
» Ses accens ressemblaient à ceux de ce tonnerre
» Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la terre.

» Quelle sublimité, quelle chaleur y
» a-t-il dans ces expressions? *Une voix*
» *s'entendit* est sec; *l'univers en fré-*
» *mit* est vague; les deux vers suivans
» sont communs, et tous quatre n'ont
» rien de cette harmonie majestueuse
» et divine qui devait annoncer la voix

» de l'Éternel. . . . .

» . . . .

» Voici un autre passage de *la Henriade*, dans lequel l'auteur a mis infiniment plus de chaleur et de poésie; c'est la prière que le meurtrier de Valois adresse à Dieu : *Grand Dieu!* s'écrie-t-il,

» Viens, des cieux enflammés abaisse la hauteur,
» Fais marcher devant toi l'ange exterminateur;
» Viens, descends, arme-toi, que ta foudre enflammée
» Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilége armée;
» Que les chefs, les soldats, les deux rois expirans
» Tombent comme la feuille éparse au gré des vents.»

LE CHEVALIER, interrompant.

Quelle élévation, quelle force, voilà du sublime, vous en conviendrez, monsieur.

M. CLÉMENT.

Oui, je suis toujours juste; mais ne

trouvez-vous pas aussi, monsieur, plus sublime encore dans cette strophe de J.-B. Rousseau?

LE CHEVALIER.

Permettez-moi de vous dire qu'il ne s'agit pas de Rousseau, il est question de Voltaire.

M. CLÉMENT.

Je le sais, c'est de Voltaire encore dont je vais vous parler.

LA MARÉCHALE, en riant.

Il y a quelque malice là-dessous....

M. CLÉMENT.

Il y a de la vérité; de grâce, écoutez la strophe (*il lit*) :

« Grand Dieu! c'est toi que je réclame;
» Lève ton bras, lance ta flamme,

» Abaisse la hauteur des cieux,
» Et viens sur leur voûte enflammée,
» D'une main de foudres armée,
» Frapper ces monts audacieux. »

LA MARÉCHALE.

Je savais bien qu'il y avait quelque chose de malicieux là-dessous.

LE COMTE DE SÉRENT.

Oui, car il y a un étonnant plagiat de Voltaire.

M. CLÉMENT.

Étonnant, non, car il en a tant fait! Écoutez aussi ces vers de Racine :

« O Dieu!.....
» Arme-toi! viens nous défendre;
» Descends tel qu'autrefois la mer te vit descendre.
» Que les méchans apprennent aujourd'hui
» A craindre ta colère;
» Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
» Que le vent chasse devant lui.

» Vous savez quelle différence on
» doit mettre entre ceux qui expriment
» les premiers de grandes images, et
» celui qui r'habille ensuite ces expres-
» sions dans la même langue. Nous au-
» rons une ample matière d'entretiens
» à ce sujet.

» Milton est celui de tous les poè-
» tes modernes qui a senti le plus vive-
» ment, et qui a le mieux saisi tout le
» sublime que renferme notre merveil-
» leux. Son expression répond presque
» partout à l'élévation des pensées et
» des images que lui inspire la divinité,
» et jamais mortel ne conçut une idée
» plus haute de la grandeur et de la
» puissance divine : avec quels traits
» de force et de majesté il nous re-
» présente le fils de Dieu qui va fou-

» droyer les anges rebelles * ! . . . . .
» . . . .

» Combien on trouve faible, dans *la* » *Henriade*, cet admirable passage, » dont M. de Voltaire donne (sans » le dire) l'imitation dans un récit où » il avait à rendre les mêmes images. »

LE CHEVALIER.

Je ne vous citerai point le trait de

* M. Clément donne la traduction en prose de ce morceau de Milton, et ensuite il cite les vers de Voltaire qui en sont l'imitation, et malgré l'extrême désavantage d'une traduction en prose de la plus belle poésie, cette traduction l'emporte infiniment sur l'imitation en vers de M. de Voltaire. Je ne donne point ces citations, parce qu'elles sont beaucoup trop longues pour les insérer dans cet ouvrage; mais elles sont bien regrettables. On peut consulter, à cet égard, l'ouvrage si digne d'être relu de M. Clément, ses *Lettres adressées à M. de Voltaire*, tome IV.

Harlay, qui reçoit des fers de la main de Seizes : . . . .

« Du front dont il aurait condamné ces pervers. »

Je sais depuis long-temps que ce trait appartient à Corneille, dans *la Mort de Pompée*; et j'en suis fâché, car c'était le plus beau de *la Henriade*; mais je vous rapporterai l'admirable récit que fait Henri IV, du moment où Coligny voit accourir les assassins qui cherchent leur victime : . . .

« Déjà des assassins la nombreuse cohorte
» Du sallon qui l'enferme allait briser la porte;
» Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux
» Avec cet œil serein, ce front majestueux,
» Tel que dans les combats, maître de son courage,
» Tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage.
» A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
» Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
» Une force inconnue a suspendu leur rage. »

Pensez-vous qu'on ait une admiration aveugle pour monsieur de Voltaire, quand on s'extasie sur des endroits d'une si grande beauté? N'eût-il fait que ce tableau sublime de la mort de Coligny, ce serait assez pour mériter une statue de la main de Pigal.

M. CLÉMENT.

Vous avez très-bien choisi; voilà, en effet, la peinture la plus noble et la plus admirable de *la Henriade*, après celle de Harlay. Par malheur pour monsieur de Voltaire, cette idée ne lui appartient pas plus que l'autre. Il l'a doit à Racine; et par conséquent, c'est à Racine que vous devez décerner une statue. Ouvrez Mithridate, et lisez le récit que fait Arbate à Monime, au dernier acte, vous allez voir la même

image rendue plus sublime par de plus beaux vers :

« Il parle ; et défiant leurs nombreuses cohortes,
» Du palais à ces mots il fait ouvrir les portes.
» A l'aspect de ce front, dont la noble fureur
» Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
» Vous les eussiez vus tous, retournant en arrière,
» Laisser entre eux et nous une large carrière,
» Et déjà quelques-uns couraient épouvantés
» Jusque dans les vaisseaux qui les ont apportés.

» Cette touche est bien plus mâle, » plus vigoureuse et plus poétique. Quelle » grandeur dans cette image !

» A l'aspect de ce front, etc.

» Vous diriez que ce front soit la ter- » reur elle-même qui repousse les Ro- » mains. Combien cela est plus fort que » la répétition languissante de ce vers :

» A cet air vénérable, à cet auguste aspect.

« Rien n'affaiblit tant une image sublime, que de dire la même chose en deux façons. . . . .
» . . . .

» Retrouvez-vous quelque chose de cette magnifique poésie dans ce vers commun?

» Les meurtriers surpris sont saisis de respect.

» Et voyez-vous dans Racine de ces surabondances de mots oiseux qui font languir le style? Un salon qui l'enferme.

» Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux
» Avec cet œil.... ce front...

» Maître de son courage, tranquille, etc. Avec ces remplissages on travaille vite, mais on ne fait pas des vers immortels . . . .
» . . . .

» M. de Voltaire a été beaucoup plus » heureux dans une autre imitation qu'il » a faite de ce vers. Britannicus ou Bur- » rhus, après avoir raconté la mort de » ce jeune prince, fait cette réflexion en » parlant à Agrippine :

» Mais s'il vous faut, madame, expliquer ma douleur,
» Néron l'a vu mourir sans changer de couleur :
» Ses yeux indifférens ont déjà la constance
» D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance.

» L'auteur de la Henriade a fait ha- » bilement son profit de cette idée, pour » le moment où l'on apporte la tête de » Coligny aux pieds de Médicis :

» Médicis la reçut avec indifférence,
» Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
» Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
» Et comme accoutumée à de pareils présens.

. . . .

» Le fond de l'image est bien la même ;

» mais l'auteur a su enchérir sur son
» modèle, par le dernier trait qui est
» vraiment sublime pour la pensée. S'il
» y avait dans la Henriade un autre
» endroit de la même beauté, je vous
» le citerais encore avec les mêmes
» éloges; car personne n'est plus sen-
» sible que moi aux choses qui sont
» réellement belles. »

LE COMTE D'ESCARS.

Je me rappelle un trait digne aussi d'être cité comme sublime; c'est au troisième chant de la Henriade, quand Bourbon a raconté de quelle manière il fit périr le duc de Guise, il ajoute :

De cent coups de poignards indignement percé,
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé;
Et ce front, que Valois craignait encore, peut-être,
Tout pâle et tout sanglant, semblait braver son maître.

M. CLÉMENT.

Cette image pourrait être effectivement sublime, si elle était rendue avec assez d'énergie; mais il y a une grande faiblesse d'expression dans ce vers :

« Son orgueil, en mourant, ne fut point abaissé. »

Terrassé, conviendrait peut-être mieux :

« Son orgueil par la mort ne fut point terrassé. »

Outre cela, dire que Valois craignait peut-être encore Guise mourant et percé de cent coups de poignard, c'est une idée où il y a plus d'exagération que de grandeur. Racine me semble avoir mieux réussi que M. de Voltaire, dans le récit de la Thébaïde :

Tout mort qu'il est, madame, il garde sa colère,
Et l'on dirait qu'encore il menace son frère.

Son visage, où la mort a répandu ses traits,
Demeure plus terrible et plus fier que jamais.

» Voici des vers qui ne sont pas » d'une expression plus admirable :

Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!
Quels torrens de fumée et quels feux effroyables!
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces *climats!*
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas!

» Dans cet entassement de grands » mots, vous ne voyez rien de grand, » rien qui vous saisisse et vous frappe; » c'est une chaleur factice qui n'é- » chauffe point, c'est un faux enthou- » siasme. D'ailleurs, a-t-on jamais ap- » pelé le ciel et l'enfer des *climats?* » S'est-on avisé de dire le céleste *cli-* » *mat*, le *climat* infernal, ou même le » climat des airs?

» Voulez-vous être ému d'un vérita-

» ble enthousiasme? Écoutez la même
» chose exprimée par le grand Rous-
» seau :

» Mais que vois-je! quels abîmes
» S'entr'ouvrent autour de moi!
» Quel déluge de victimes
» S'offre à mes yeux pleins d'effroi!
» Quelle épouvantable image
» De morts, de sang, de carnage,
» Frappe mes regards tremblans!
» Et quels glaives invisibles
» Percent de coups si terribles
» Ces corps pâles et sanglans!

» Vous me permettrez de vous faire
» souvent de ces rapprochemens; car
» c'est la seule manière de bien connaî-
» tre la différence qui est entre le bel
» esprit et le génie . . . .
» . . . .

» Voici contre les conquérans un vers
» sublime de Voltaire :

» La foudre qu'ils portaient à leur tour les écrase.

» Cette pensée en image est grande
» et forte; mais elle est visiblement prise
» d'une stance de Rousseau, qui l'a ren-
» due avec plus de feu, et cela est natu-
» rel, car l'inventeur est plus pénétré
» d'enthousiasme que l'imitateur :

» Ce superbe ennemi des princes de la terre,
» Contre eux, contre leurs droits si fièrement armé,
» Tombe, et meurt foudroyé par le même tonnerre
» Qu'il avait allumé.

» . . . .

» M. de Voltaire termine le portrait
» de Coligny par ces vers :

» Savant dans les combats, savant dans les retraites;
» Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,
» Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
» Dans le cours triomphant de leur prospérité.
. . . .

» Corneille fait parler ainsi Pompée à
» Sertorius :

» J'apprends plus contre vous par mes désavantages,

» Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aie emportés
» Ne m'ont encore appris par mes prospérités.

» Le fond et le tour de cette pen-
» sée ont sûrement donné naissance aux
» vers de M. de Voltaire; mais il y a
» beaucoup plus de profondeur dans l'i-
» dée de Corneille. Que Coligny ait été
» plus grand dans ses défaites que Du-
» nois dans ses triomphes, c'est un
» éloge usé par les panégyristes; mais
» que Pompée, parlant de lui-même,
» dise à son rival de gloire : J'apprends
» plus à être vaincu par vous que je
» n'ai appris ailleurs par mes plus belles
» victoires; c'est un trait de grandeur
» d'âme vraiment extraordinaire et su-
» blime. . . . .
» . . . .

» Ce qu'il y a de plus heureux dans
» son portrait du duc de Guise, est ce

» vers simple, mais noble, sans anti-
» thèse, sans jeu de mots :

» Le pauvre allait le voir et revenait heureux.

» Il est vrai que Boileau avait dit la
» même chose de Titus :

» Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux.

» Et que M. de Voltaire, en prenant
» cette pensée, a pris le tour qu'il lui
» donne dans ce vers de Britannicus :

» Il allait voir Junie et revenait content.

» . . . .

» Voici un vers qui serait remarqua-
» ble, si l'idée en était neuve :

» Terrible et sans retour alors qu'il offensait.

» Thomas Corneille avait dit plus for-
» tement la même chose dans sa man-

» vaise tragédie de l'empereur Com-
» mode :

» Pour vous perdre, il suffit qu'il vous ait offensée *.

* L'auteur critique avec raison le début de *la Henriade*, 1°. parce qu'un début doit annoncer le sujet tout entier, et que celui-ci ne l'annonce point ; ne parlant que d'un seul personnage principal, et que l'histoire en présente deux, Henri III et Henri IV ;

2°. De n'avoir pas expliqué le sujet, qui est la conversion d'Henri IV ;

3°. D'avoir dit :

Qui par de longs malheurs apprit à gouverner.

. . . .

On ne voit pas du tout dans ce poëme *les longs malheurs*.

4°. Ce vers, en parlant des droits de Henri-le-Grand :

Qui régna sur la France,
Et par droit de conquête et par droit de naissance.

Est pris, comme tout le monde sait, mot pour

» Le vice le plus général de *la Hen-*
» *riade*, je veux dire qui y règne du mot, du mauvais poëme de *Henri-le-Grand* de Cassaigne.

L'*invocation* n'est pas moins défectueuse que la *proposition*, sans parler de ce qu'elle est adressée à la vérité; car, en bonne foi, vous avez eu de bien meilleures occasions d'implorer le secours de la vérité, et vous le faites seulement où vous n'en avez pas besoin. Ici, les vers sont trop sentencieux et trop philosophiques; il semble que vous alliez écrire un discours moral.

Outre ce défaut principal, cette invocation a beaucoup de fautes particulières. Que veut dire ce vers?

> Répands sur mes écrits ta force et ta clarté.

Quel rapport ont vos autres écrits avec *la Henriade*? Appelle-t-on un poëme *mes écrits*? A quel propos parler de ses écrits historiques, par exemple, en commençant un poëme épique?

(*Cette note est entièrement de M. Clément.*)

» commencement jusqu'à la fin, est le » style antithétique; en voici quelques » exemples :

» Sur son abaissement élevait leur grandeur.
» Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
» De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
» Divisés par leur secte, unis par la vengeance;
» Divisés d'intérêts, réunis par la loi;
» Unis contre leur prince, et divisés entre eux;
» Je veux par votre bras vaincre mes ennemis;
» Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.
» Rome qui, sans soldats, porte en tous lieux la guerre,
» Et par timidité me déclarait la guerre,
» Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.
» Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés.
» Que la ligue déteste, et que la ligue estime.
» Fiers ennemis de Rome, et de Rome estimés.
» Esclaves de la ligue, ou compagnons d'un roi,
» Allez servir sous elle, ou triomphez sous moi.
» Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans.
» Persécutaient leur prince, et servaient des tyrans, etc.

» Parcourez *la Henriade*, et faites-y » attention, vous y trouverez au moins

» huit ou neuf cents vers de ce genre. .
» . . . .

» Ce n'est pas que l'antithèse ne soit » une fort belle figure, quand elle est » ménagée, quand elle est présentée » avec art et discrétion, quand elle ren- » ferme une grande pensée, ou une image » agréable, ou un sentiment vif et pro- » fond. Les plus grands écrivains se » sont ainsi servis de l'antithèse, mais » sobrement, sans trop affecter de jouer » des mots disparates et d'un sens con- » traire. . . . .
» . . . .

» Votre manière est si vague, que ce » que vous dites de la discorde, vous le » dites encore du fanatisme :

» Enfant dénaturé de la religion,
» Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
» Et, reçu dans son sein, l'embrasse et le déchire.

» Voyons une partie du portrait de Médicis : . . . .

» Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
» Et changeant d'intérêt, de rivaux et d'amis;
» Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse;
» Infidèle à sa secte, et superstitieuse.*,
» Possédant, en un mot, pour n'en pas dire plus,
» Les défauts de son sexe et peu de ses vertus.

» . . . .

» Qui est-ce qui a jamais mis en poé-» sie *pour n'en pas dire plus* après *en* » *un mot?* Que signifie *changer de ri-* » *vaux?* On change *d'amis* et non pas *de* » *rivaux*; cela n'a pas de sens. . . . .
» . . . .

» L'intempérance de réflexion que l'on

* Mettez auprès de cela ces deux admirables vers de Racine, en parlant de Mathan :

Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

» trouve sans cesse dans *la Henriade*, » vous a fait souvent gâter de belles » pensées ; c'est ainsi qu'en parlant de » Biron, prêt à périr sous les coups des » ligueurs, vous dites :

» C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir.

» On est frappé de cette courte apos- » trophe, qui rappelle vivement la tra- » hison de Biron ; on n'en demande pas » davantage ; mais par un défaut de goût » qui ne se retrouve que trop souvent » dans vos vers, on oublie presque ce » beau trait quand on le voit étouffé » par les deux vers suivans :

» Un trépas si fameux, une chute si belle,
» Rendait de ta vertu la mémoire immortelle. »

LE COMTE D'ESCARS.

Qu'il me soit permis d'interrompre

à mon tour M. Clément, pour mettre sous ses yeux une courte description qui m'a frappé au dixième chant, et qui sûrement est d'une poésie grande et touchante à la fois :

« Cependant des soldats, dans les murs de Paris,
» Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
» Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale,
» Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré :
» Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
» Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
» Cette tête penchée et de poudre couverte,
» Ces yeux où le trépas étale ses horreurs. »

M. CLÉMENT.

Voilà effectivement une très-belle image ; mais ne vous rappelez-vous pas d'en avoir vu quelque part l'original ? Ne cherchez pas plus long-temps ; c'est dans le Télémaque. M. de Voltaire n'a eu que la peine de mettre des rimes à ce que je vais vous montrer.

« Je me souviendrai toute ma vie, » dit Télémaque, d'avoir vu cette tête » qui nageait dans le sang, les yeux fer- » més et éteints, ce visage pâle et défi- » guré, cette bouche entr'ouverte qui » semblait vouloir encore achever des » paroles commencées; cet air superbe » et menaçant que la mort même n'avait » pu effacer. »

Ce dernier trait, qui n'est point dans M. de Voltaire, achève beaucoup mieux cette terrible peinture. Au reste, cherchez un autre endroit où je puisse louer le génie de M. de Voltaire; car c'est celui de Fénélon qu'il faut louer ici.

LE CHEVALIER.

Comment trouvez-vous le vers sur l'hypocrisie ?

« Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur. »

M. CLÉMENT.

Je le trouve très-beau, mais il n'est pas de M. de Voltaire, qui n'a fait que renouveler fort heureusement une idée que Sarrazin exprime ainsi dans un discours du tyran des ombres à la Fortune :

« L'Espagnol est à nous, et ce peuple hypocrite
» Donne ses yeux au ciel et son âme au Cocyte.

» . . . . *

» Valois, qui assiége Paris avec » Bourbon, son plus grand appui, et » qui se laissera battre dès qu'il en sera » privé, l'envoie en Angleterre deman-

* Je passe ici une foule d'invraisemblances plus ridicules les unes que les autres, qui ne tiennent qu'au plan de *la Henriade*, et dont M. Clément se moque très-justement. Je n'en cite qu'une seule, parce qu'elle n'est pas longue.

» der du secours à Élisabeth. Bourbon
» n'est pas trop charmé de l'ambassade.

» Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins.

» Et il obéit, sans répondre un seul
» mot, sans faire sentir à Valois com-
» bien il était imprudent de se désunir
» ainsi; se réservant seulement à punir
» Valois de son imprudence, en disant
» de lui tout le mal possible à Élisabeth.
» Il n'est point de lecteur à qui ce dé-
» faut de jugement n'ait sauté aux yeux,
» et qui n'ait dit qu'on pouvait aussi bien
» envoyer tout autre guerrier en An-
» gleterre.

» En effet, selon la vérité historique,
» ce fut Mornay qui fit cette ambassade*.

* En parlant du siége de Paris, M. Clément criti-
que avec raison l'épisode de cette mère qui égorge

» . . . .

» La vision ou le songe de Henri IV » ressemble beaucoup, pour le dessin, à » la descente d'Énée aux enfers, mais » qu'elle en est loin pour les détails! » Au surplus, cette idée du songe, qui » n'est pas de Virgile, et qui est assez » ridicule, est prise du Saint-Louis du » P. Lemoine. Ce héros est transporté » de même dans le ciel, où il voit à peu

et mange son enfant; mais il ne fait aucune mention de ce vers ridicule où, en prenant un couteau pour le lui enfoncer dans le sein, elle l'appelle *cher fils*. Cette expression, dans un tel moment, est certainement d'une inconcevable fausseté. Ce qui l'est autant, c'est que le meurtre de l'enfant est de l'invention de M. de Voltaire; l'enfant mourut naturellement de famine, et la mère ne dévora que son cadavre. Il est permis d'ajouter à la beauté des traits historiques; il ne l'est pas, lorsqu'ils sont odieux, d'ajouter à leur atrocité.

» près tout ce que voit Henri IV. Le
» combat funeste des deux d'Ailly, qui
» ne se reconnaissent qu'au moment où
» le père a tué le fils, est imité du
» combat de Tancrède et de Clorinde.
» La situation et la reconnaissance sont
» les mêmes; mais combien l'original
» est plus pathétique et plus touchant!
» Les personnages allégoriques de la
» Henriade, la discorde, la religion, l'a-
» mour, la politique, etc., n'ont pas
» coûté beaucoup d'invention à M. de
» Voltaire, puisqu'il les a trouvés tous
» imaginés dans le Lutrin, et dans les al-
» légories de Rousseau. Je ne sais pas,
» après cela, quelles sont les autres in-
» ventions dont on puisse faire honneur
» à la brillante imagination de M. de
» Voltaire.

» Je me garde bien de trouver mau-

» vais qu'un auteur imite les auteurs an-
» ciens ou étrangers, et qu'il enrichisse
» sa langue de leurs inventions *.

» Mais encore faut-il qu'il trouve des
» richesses dans son propre fonds, et
» qu'il surpasse du moins ses modèles
» en les imitant. Virgile n'a pas tout
» pris d'Homère ; et s'il imite ses épi-
» sodes de Calypso et de la descente d'U-
» lysse au tartare, par quels efforts
» de génie ne devient-il pas en cela un
» original préférable à l'original même.
» Milton, qui devait tant à l'étude de
» l'antiquité, et dont le plus grand dé-
» faut est l'étalage qu'il fait de son éru-
» dition, Milton se place à côté de ses

* Oui, mais *imiter* les auteurs qui ont écrit dans sa propre langue, et sans les citer, c'est *piller*, et c'est ce qu'a fait sans cesse M. de Voltaire.

» maîtres, dans ses peintures délicieuses » des amours innocentes d'Ève et d'A- » dam. Le Tasse lui-même, fréquent » imitateur d'Homère et de Virgile, ne » laisse pas de devoir beaucoup de cho- » ses à son génie, telles que son Her- » minie, sa Clorinde et le caractère si » intéressant de Tancrède. M. de Vol- » taire est le seul qui me paraît n'être » original en rien, qui a tout emprunté » d'autrui, suivant toujours de loin ceux » qu'il imite; et qui n'est enfin supé- » rieur qu'à Chapelain, Desmarets, » Scudery, etc.; oserait-on donc faire » sonner si haut des beautés d'emprunt, » qui ne ressortent un peu que par la » pauvreté du fond, dont elles sont in- » dépendantes, et qu'elles font oublier? » Peut-on enfin soutenir qu'il faille » excuser, en faveur de ces accessoi-

» res, l'aride stérilité du sujet principal?

» Un vice très-préjudiciable à *la* » *Henriade* est la contradiction qui rè» gne perpétuellement entre l'esprit du » poète et celui de son sujet. L'esprit » du sujet est le triomphe de la reli» gion catholique, puisque Henri IV se » convertit; l'esprit du poète se répand » sans cesse en des satires amères sur » les ministres de cette religion . . . .

» Le ton sententieux et déclamateur » abandonne rarement le héros de *la* » *Henriade*. Dès le premier chant, se » trouvant chez le vieillard catholique, » qu'il paraît pourtant respecter, il » avance assez imprudemment ce prin» cipe destructeur de toute espèce de » culte :

» Hélas! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
» En eût été servi, s'il avait voulu l'être.

» Henri protestant ne doit point s'ex-
» primer de la sorte; car, enfin, dès
» qu'il persiste dans ce culte, il doit
» le croire agréable à Dieu; sinon, sa
» conduite est plus insensée, plus
» atroce que jamais, en massacrant ses
» sujets pour conserver un culte auquel
» il ne croit pas.

» Bien plus, il porte ce même es-
» prit, et tient le même langage jus-
» que dans le ciel, et dans la compa-
» gnie de saint Louis, qui fait un
» miracle en sa faveur. Notre héros
» s'écrie, comme un philosophe du
» dix-huitième siècle :

» Non, Dieu nous a créés, Dieu veut nous sauver tous;
» Partout il nous instruit, partout il parle à nous*;

* Assurément le critique qui passe sous silence un tel vers, n'est point *chicanier*.

» Il grava en tous les cœurs la loi de la nature;
» Seule à jamais la même, et seule toujours pure.
» Sur cette loi, sans doute, il juge les païens,
» Et si leur cœur fut juste, ils ont été chrétiens.

» Ne croyez-vous pas entendre l'au-
» teur lui-même du *Poëme sur la loi*
» *naturelle*? En général, soit dans *la*
» *Henriade*, soit dans ses autres pro-
» ductions, M. de Voltaire cherche
» trop à paraître à la place de ses per-
» sonnages : cela provient, sans doute,
» d'un manque d'enthousiasme, dont le
» résultat est de nous transporter dans
» la situation de celui que nous faisons
» agir et parler; de nous pénétrer vive-
» ment des sentimens qui doivent l'agi-
» ter en cette situation; de nous revê-
» tir, en un mot, de son caractère,
» pour nous exprimer comme il s'ex-
» primerait lui-même. Voilà le suprême

» talent des poètes anciens et moder-
» nes qui ont eu un véritable génie,
» c'est-à-dire qui ont bien connu la na-
» ture. Ce qui fait si souvent tomber
» M. de Voltaire dans le défaut que nous
» reprenons, défaut qui est devenu si
» fort à la mode, que nos beaux esprits
» avantageux auraient honte de l'éviter,
» c'est la fureur de briller et de se
» montrer. . . . .

» Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime
» Forme tous ses héros semblables à soi-même,
» Et Voltaire et Henri parlent du même ton *.

» . . . .

» Ce vers de M. de Voltaire :

» Biron, dont le seul nom répandait les alarmes,

» ce vers serait bon, s'il n'était pas

* Ces trois vers sont de M. Clément.

» fait d'après celui de Boileau, qui est
» beaucoup plus fort :

» Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles.

» Il est permis de prendre quelquefois
» une idée ou une tournure à un au-
» teur célèbre ; mais il faut alors le
» surpasser, parce qu'il est honorable
» de dire une chose mieux qu'un grand
» homme qui l'a déjà bien dite ; mais,
» si vous demeurez au-dessous de lui,
» vous n'êtes plus qu'un plagiaire ou
» un gauche imitateur. Rien ne m'a
» jamais plus étonné que la hardiesse
» avec laquelle M. de Voltaire prenait
» les plus beaux vers de nos grands
» poètes, comme s'ils n'avaient tous
» travaillé que pour son profit. Nous
» aurons bien des choses à remarquer

» sur ce sujet. Ce qui m'inspire ici cette
» réflexion, c'est ce vers :

» Qui, depuis.... mais alors il était vertueux.

» Tout le monde a dit et répété à
» M. de Voltaire que cette belle réti-
» cence appartenait à Racine, qui l'a-
» vait mise dans Britannicus :

» Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
» Qui, depuis... Rome alors estimait leurs vertus.

» . . . .

» M. de Voltaire dit dans *la Hen-*
» *riade :*

» On voit la liberté, cette esclave si fière,
» Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière;
» Sous un joug inconnu que rien ne peut briser,
» Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser.
» A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
» Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,
» Qu'en obéissant même, elle agit par son choix,
» Et souvent au destin pense donner des loix.

» S'il y a quelque chose d'obscur dans
» ces vers, ce n'est point le système
» que vous y établissez; car il est clair
» que voilà le pur *fatalisme*. Des plu-
» mes plus savantes que la mienne ont
» assez réfuté ce système absurde, et
» contraire à la justice comme à la bonté
» de l'Être suprême; système fait pour
» justifier les plus grands scélérats, et
» pour décourager l'homme de bien
» combattant pour la vertu contre la
» corruption de la nature. Je ne veux
» examiner ici que la manière dont
» vous avez joué sur les mots, et les
» contradictions que présentent vos an-
» tithèses. Est-ce autre chose qu'un jeu
» de mots, d'appeler la *liberté* une *es-
» clave?* Si nous sommes esclaves du
» destin, il n'y a plus de *liberté*; et
» c'est, de toute manière, une chimère

» monstrueuse, de voir la *liberté esclave*. » La poésie même ne peut imaginer qu'un » être qu'elle nomme *liberté* est prison- » nière par *d'invisibles nœuds*; comment » faites-vous pour *voir* ce qui est *in-* » *visible?* car vous dites *on voit*. Si elle » est sous un *joug inconnu*, comment » le connaissez-vous? comment affir- » mez-vous une chose *inconnue?* » Qu'est-ce que *des nœuds invisibles* et » *un joug inconnu*, même dans le ciel? » car c'est là que vous voyez *la liberté* » *esclave*. N'y a-t-il pas encore un jeu » de mots contradictoire à dire :

» Sous un joug inconnu que rien ne peut briser,
» Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser?.

» Si Dieu *assujettit la liberté sous un* » *joug que rien ne peut briser*, pour- » quoi dites-vous qu'il ne la *tyrannise*

» pas ? Pourquoi jouez-vous sur les mots
» d'*assujettir* et de *tyranniser*, pour
» avancer une contradiction si grande ?
» N'est-on pas tyrannisé, si l'on est
» forcé par une destinée invincible à
» être un monstre comme Néron ? N'est-
» ce pas pousser l'antithèse et le jeu de
» mots jusqu'à la satiété, que de conti-
» nuer à dire :

» Qu'en obéissant même, elle agit par son choix ?

» Quoi, après avoir répété par trois
» fois que la liberté est prisonnière par
» des nœuds invisibles, qu'elle est as-
» sujettie sous un joug que rien ne peut
» briser, pas même Dieu ; qu'elle est
» attachée par une chaîne invincible,
» vous nous dites qu'*elle agit par son*
» *choix en obéissant!* A-t-on la li-
» berté du choix, quand on est forcé

» d'obéir? et si un scélérat, esclave du » destin, est nécessité au meurtre et au » brigandage, a-t-il le choix d'être un » homme vertueux? Il en faut toujours » revenir là, pour sentir l'absurdité » cruelle d'un système qui vous a fait » faire des vers si brillans et si contrai- » res au bon sens . . . .

» Il ne faut pas cependant être fort » habile pour connaître que votre hé- » ros, dans son entrevue avec Élisa- » beth, et dans son voyage au ciel, se » laisse emporter à la fureur de faire » briller son esprit, et d'étaler des » maximes philosophiques, plutôt que » de considérer le lieu où il est, les » personnes à qui il parle, le person- » nage qu'il fait, et de consulter ce » qu'en pareil cas la raison et les bien- » séances exigent de lui.

» N'est-ce point manquer de jugement » et de générosité, que d'aller décrier, » devant Élisabeth, le roi qui l'envoie » lui demander des secours? et quel- » qu'un qui aurait su que la plus gros- » sière imprudence est de dire ce qu'il » faut taire, aurait-il parlé ainsi?

» Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
» Ce roi qui, par ma bouche, emprunte votre appui,
» Partageant les forfaits de son barbare frère,
» A ce honteux carnage excitait sa colère.
» Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain.
» Rarement dans le sang il a trempé sa main;
» Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse,
» Et sa cruauté même était une faiblesse.

» Dans quelles règles de l'art de l'é- » loquence et de l'art d'écrire avez-vous » vu que, pour intéresser une reine à » secourir deux rois, il fallût présenter » l'un comme un monstre qui excite son

» frère à égorger ses sujets, et l'au-
» tre comme le défenseur de ce mons-
» tre? Et qu'y a-t-il de plus puérile que
» le correctif des quatre derniers vers,
» où l'on veut prouver qu'un tigre qui
» excitait même la colère d'un frère
» barbare, n'avait pas un cœur inhu-
» main? N'est-ce pas se moquer de ceux
» à qui l'on parle, que d'outrager ainsi
» le sens commun? Et quand on a violé
» les lois de la convenance, en expo-
» sant une chose affreuse qu'il fallait
» cacher avec le plus grand soin, est-ce
» un bon moyen de réparer son tort,
» que d'y ajouter une réflexion insensée
» et ridicule?

» Votre héros ne peut être guéri de
» cette maladie de faire des réflexions
» puériles, même dans le ciel et dans la
» compagnie d'un saint! Et c'est là qu'il

» foule aux pieds les bienséances les
» plus raisonnables; car, si l'on peut
» se permettre des doutes sur la jus-
» tice de Dieu, ce n'est pas quand on
» est transporté par miracle au séjour
» de la divinité. C'est pourtant dans
» cette vision qu'il lâche des bouffées
» d'une philosophie audacieuse, qui
» achève de le couvrir de ridicule. Je
» n'en citerai qu'un endroit. Après avoir
» dit :

» Si les jours passagers d'une si triste vie
» D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
» Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour?

» cela ne suffisait que trop, sans doute;
» mais il ne s'en tient pas là, et il
» ajoute :

» Heureux, s'ils expiraient dans le sein de leur mère,
» Ou si ce Dieu, du moins, ce grand Dieu si sévère,

» A l'homme, hélas ! trop libre, avait daigné ravir
» Le pouvoir malheureux de lui désobéir !

» N'est-il pas comique de voir Henri IV aller dans le ciel faire la leçon à Dieu, et lui prescrire son devoir ? Ce qui n'est pas moins singulier, c'est que saint Louis soit frappé de la même maladie, comme par contagion, et qu'il mette aussi peu de sobriété dans ses réflexions : il pouvait fort bien se contenter de parler ainsi de Dieu :

» Sur la terre, on le peint l'exemple des tyrans ;
» Mais ici c'est un père ; il punit ses enfans.

» Il aurait sagement évité le verbiage qui affaiblit cette pensée par un ton déclamatoire, s'il n'eût pas poursuivi de la sorte :

» Il ne sait point punir des momens de faiblesse,

» Des plaisirs passagers pleins de trouble et d'ennui,
» Par des tourmens affreux éternels comme lui.

» Cet oubli ou ce mépris des bienséan-
» ces vous a conduit encore à dégrader
» votre héros, et même à l'avilir, dans
» une circonstance déjà trop avilissante
» pour lui. C'est dans la galanterie si
» déplacée du neuvième chant : il sem-
» ble que vous ayez pris plaisir à nous
» faire sentir tout l'excès de sa faiblesse,
» sans avoir cherché à l'excuser ou bien
» à la pallier en aucune manière. C'est
» ici que la délicatesse de la matière
» exigeait cet art si difficile, mais in-
» dispensable, d'assortir les couleurs
» de la volupté au ton noble et à la
» pudeur de l'épopée. Cet art dont Ho-
» mère et Virgile vous avaient donné
» des modèles, vous ne l'avez guère

» connu, quand vous vous êtes exprimé
» en des vers aussi faibles et aussi peu
» décens que ceux-ci, qu'il vous était
» facile de retrancher, si vous aviez su
» ce qu'il était à propos de dire et de
» taire, selon le genre que l'on traite :

» L'amour à chaque instant redoublant sa victoire,
» Le rendait plus heureux pour mieux flétrir sa gloire.
» Les plaisirs, qui souvent ont des termes si courts,
» Partageaient ses momens et remplissaient ses jours.

» C'est aussi par remplissage que vous
» avez fait dire une insigne sottise à
» Mayenne, au huitième chant, lors-
» que, voulant engager d'Aumale à fuir
» avec lui, et à se sauver aux remparts
» de Paris, il finit par ces mots :

» De Coligny vaincu surpassons le courage.

» Il y a trois fautes des plus graves

» dans ce vers de remplissage. Pourquoi
» Mayenne va-t-il proposer à d'Aumale
» l'exemple de Coligny, ennemi des
» Guises? Comment surpasse-t-on le
» courage d'un guerrier en fuyant à
» toutes brides? et comment peut-on
» appeler vaincu un héros qu'on a fait
» assassiner dans son lit? Voilà pour-
» tant ce qu'il vous en a coûté pour
» rimer à ce vers :

» D'Aumale, en l'écoutant, pleure et frémit de rage.

» Vous m'avouerez que c'est payer une
» rime trop cher, que de l'acheter par
» trois fautes de jugement *. . . . . . .

* M. Clément, après avoir cité un très-grand nombre de vers véritablement ridicules, en cite en outre dix-huit non moins mauvais sur les mêmes rimes, *gloire* et *victoire*, qui se trouvent dans les trois derniers chants seulement.

» Il faut surtout supprimer les remplissages qui font un sens ridicule ; tel » est celui-ci, du même chant :

» Il crut que sans assauts, sans combats, *sans alarmes*,
» La disette et la faim, plus fortes que ses armes,
» Lui livreraient sans peine un peuple inanimé, etc.

» On aurait moins de peine à ne pas » voir de rime à *ses armes*, que d'y voir » *sans alarmes* ; car on a envie de rire, » quand on entend dire sérieusement » qu'un roi va affamer son peuple *sans* » *alarmes*. *Sans peine* n'est guère moins » singulier ; il est certain qu'un *peuple* » *inanimé* peut être livré sans *peine*.

» Des remplissages tout-à-fait indi- » gnes d'un poëme épique, ce sont de » ces fades expressions que les faiseurs » de chansons et de petits vers pour » les Iris, ont tant répétées, qu'elles

» en sont marquées au coin du ridicule.
» Vous eussiez bien fait de leur laisser
» des vers comme ceux-ci :

» Amour, en ces climats tout ressent ton empire.
» L'amour en tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
» Tantôt couvre sa gorge et ses trésors naissans.
» D'Estrées à son amant prodiguait ses appas.
» Il fait plus : à l'amour tout miracle est possible.
» L'amour s'applaudissait en la voyant si belle.
» Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour inspir
» Que lui seul fait goûter, que lui seul peut décrire.
» Sur sa tombe, en passant, les plaisirs et les grâces
» Répandirent les fleurs qui *naissaient sur leurs traces*, etc

» Vous chercheriez long-temps dans » Virgile, avant d'y rencontrer de pa- » reilles fadeurs; mais, dans nos opé- » ras, et dans un fatras d'insipides élé- » gies, vous retrouverez ces mêmes » expressions ressassées et retournées » en mille manières, et plus que tou- » tes les autres, celles du dernier vers.

» Depuis la fondation de la rime fran-
» çaise, il est inconcevable combien de
» rimeurs ont parlé des *grâces* sans en
» avoir, et ont fait naître, pour rimer,
» ou les jeux ou les fleurs sur leurs
» *traces*.

» Sitôt qu'au bout d'un vers ils ont placé les grâces,
» La rime fait courir les amours sur leurs traces *.

» . . . .

» Il y a aussi une exagération trop
» outrée dans cette peinture de la mort
» de Charles IX :

» Son sang, à gros bouillons de son corps élancé,
» Vengeait le sang français par son ordre versé.

* Je supprime ici une excellente critique des vers prosaïques. M. Clément, l'auteur, en cite une cinquantaine tirés de *la Henriade*, et qu'on ne peut concevoir qu'un versificateur, même ordinaire, ait pu placer dans un poëme épique.

» L'image du premier vers, qui con- » viendrait à un homme qui aurait reçu » une grande blessure, ne convient pas » ici, où il s'agit de peindre le sang qui » coule par les pores, non point *à gros* » *bouillons*, car cela est impossible. Il » est vrai que ce genre de mort n'était » pas facile à peindre; mais vous en » avez donné, monsieur, une image » fausse à force d'être exagérée......

» Voici de nouveaux exemples du » style ampoulé :

» Les vaisseaux, sous leurs mains, *fiers souverains des ondes.*

» Ce ne sont point les vaisseaux, mais les » vents, qui sont les *fiers souverains* » *des ondes;* cela est d'autant plus dé- » placé, que ces vaisseaux, *fiers souve-* » *rains des ondes*, sont battus, un mo-

» ment après, par les vents, la tempête
» et les ondes.

» Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros.

» Ce vers est trop emphatique dans la
» bouche de Henri IV : un roi et un
» héros ne s'expriment point comme un
» jeune rhéteur.

» Semblable à ce héros, confident de Dieu même,
» Qui nourrit les Hébreux *pour prix de leur blasphème.*

» Ce dernier vers est faux par exagé-
» ration : Moïse ne nourrit point les Hé-
» breux *pour les récompenser de leur*
» *blasphème.* Cette idée est presque
» folle.

» Vauban, sur un rempart, un compas à la main,
» Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.

» Cette pensée est outrée; le bruit des

» canons n'est point impuissant, mal-
» gré l'art qu'on leur oppose, et *cent*
» *foudres d'airain* n'ont jamais fait rire
» personne. Cette idée est mieux placée,
» quand Racine nous fait voir Athalie,
» qui vient, avec une armée nombreuse,
» investir le temple dont Joad est le
» grand-prêtre :

» Cependant Athalie, un poignard à la main,
» Rit des faibles remparts de nos portes d'airain.

» Voyez comme, avec le même tour et
» presque les mêmes expressions, l'un
» est outré, l'autre est naturel.

» L'Espagne à nos genoux vient demander des rois;
» C'est un de nos neveux qui leur donne des lois.

» Saint Louis ne doit pas dire que l'Es-
» pagne vient demander *à genoux* des
» rois à la France; cela n'est ni vrai,

» ni modeste de la part d'un saint. Cette » emphase ressort encore davantage » par le ton prosaïque de l'hémistiche » suivant : *C'est un de nos neveux.* » On ne parle point ainsi en vers ;

» Quelque temps de Henri la valeur immortelle
» Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle.

» Ce n'est point au moment que Henri » s'oublie avec tant de honte pour une » amourette de garnison, qu'il convient » de parler de sa *valeur immortelle.* » Non-seulement cette épithète est alors » emphatique, mais elle est ridicule.

» . . . . . . Un bruit rempli d'horreur
» Bientôt de ce silence augmente la terreur.

» Il y a plus de galimatias que d'em- » phase dans ces vers. On ne sait ce

» que c'est qu'*un bruit qui augmente la*
» *terreur d'un silence* . . . .
» . . . .

» Au seul nom de Henri, les ligueurs, pleins d'effroi,
» Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un roi.
» Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine.

» Une incertitude ne peut être *fu-*
» *rieuse*, ni une *fureur incertaine*. La
» fureur est souvent aveugle et toujours
» certaine; elle ne flotte point; elle
» n'hésite, ni ne délibère; car elle ne
» serait plus fureur : par conséquent,
» c'est un abus de mots que de dire
» *fixer leur fureur incertaine*. . . . . .

» Vous avez, monsieur, un autre dé-
» faut non moins considérable, et bien
» singulier, qui résulte du style sau-
» tillant; c'est que l'on peut souvent
» renverser l'ordre de vos vers, mettre

» le dernier le premier, l'avant-der-
» nier le second, et les lire ainsi de
» suite, en remontant, sans nuire au
» sens, et sans paraître avoir rien dé-
» rangé. Or, je puis vous défier de faire
» une pareille opération sur les vers de
» Virgile ou de Racine. Peut-être croi-
» riez-vous que ceci est une pure plai-
» santerie, si je ne vous en montrais
» des exemples; il est juste de vous sa-
» tisfaire :

» Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère.
» Chacun plaint le présent et craint pour l'avenir.
» Ce grand corps alarmé ne peut se réunir.
» On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre.
» Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre.

» Le sens n'y perdra rien, en renversant
» ainsi ces vers :

» Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre.
» On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre.

» Ce grand corps alarmé ne peut se réunir!
» Chacun plaint le présent et craint pour l'avenir, etc.

» . . . .

» Faites la même épreuve sur cet au-
» tre endroit :

» Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
» Viens, le cœur de ton prince est digne encore de toi.
» Je t'ai vu; c'en est fait, et tu me rends à moi.
» Je reprends ma vertu, que l'amour m'a ravie.
» De ce honteux repos fuyons l'ignominie, etc.

» Vous pourriez arranger, déranger,
» bouleverser ces vers et une infinité
» d'autres pareils, à votre fantaisie;
» de sorte qu'ils seraient tout aussi
» bien, de quelque manière que vous
» les placiez; mais il est sûr qu'une
» poésie ainsi décousue n'a plus ni poids,
» ni consistance, ni dignité. »

LE COMTE D'ESCARS.

Souffrez que je vous interrompe en-

core, pour vous représenter qu'il y a cependant de beaux vers dans *la Henriade*, et que vous ne nous citez que les mauvais.

M. CLÉMENT.

La critique n'est faite surtout que pour reprendre ce qui est défectueux; cependant, je vous en ai cité de très-beaux.

LA COMTESSE, en riant.

Oui, pour nous prouver qu'ils n'étaient pas de Voltaire.

LA MARÉCHALE.

Mais c'était son devoir de critique.

LE COMTE DE SÉRENT.

D'ailleurs, la chose est très-bonne à savoir. Il est curieux de voir un poète si sévère pour les autres, si difficile et

si dédaigneux, piller effrontément Corneille, Racine et le grand Rousseau.

LE COMTE D'ESCARS.

Il me semble qu'un excellent critique, tel que monsieur Clément, qui écrit pour instruire ses lecteurs, et non par animosité, doit autant s'attacher à faire sentir les beautés d'un ouvrage, qu'à signaler ses défauts.

M. CLÉMENT.

Oui, sans doute; et c'est ce qui distingue la critique de la satire. Puisque vous voulez de jolis vers tirés de *la Henriade*, en voici quatre qui sont très-agréables, que je rencontre au commencement du neuvième chant :

« La flatteuse Espérance, au front toujours serein,
» A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
» Près du temple sacré, les Grâces, demi-nues,
» Accordent à leur voix leurs danses ingénues. »

Ces images sont gracieuses et poétiques en même temps; mais le génie disparaît où l'on ne voit plus que le bel esprit copiste. On est loin d'admirer ces vers, quand on sait que Boileau a dit dans son Lutrin :

« L'Espérance au front gai l'appuie et la conduit. »

et que le reste est pris de cette strophe de Rousseau :

« Les Grâces à demi-nues,
» A ces danses ingénues
» Mêlent de tendres accens;
» Et, sur un trône de nues,
» Vénus reçoit votre encens. »

(M. Clément reprend sa lecture.)

« Il est donc hors de doute que, si le
» poète qui, le premier, trouva un nou-
» veau tour, une expression neuve,

» de force, et la copie ne paraît rien,
» ou plutôt disparaît devant ces vers :

» Ce trône fut toujours un dangereux abîme;
» La foudre l'environne aussi bien que le crime.

» Dans le même discours de Valois, il y
» a deux autres vers dont la tournure
» est fort animée et fort heureuse :

» Vous connaissez la ligue, et vous voyez ses coups;
» Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous.

» Il n'a fallu pourtant aucun effort de
» génie pour les faire, d'après ceux-ci
» de Corneille, dans les Horaces :

» . . . . Il faudra que leurs coups
» Se fassent jour ici, pour aller jusqu'à vous.

» Se fassent jour ici, en montrant son
» cœur, est plus vif que, ils ont passé
» par moi, qui est un peu dur et lourd.

» De même, quand on sait cet autre » vers de Corneille :

» Sertorius sait vaincre et garder ses conquêtes.

» on voit bien qu'avec du bel esprit on » fera aisément cette espèce de paro- » die, qui est dans le septième chant :

» Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes.

» Molière, qui possédait à un degré » suprême l'invention et les hardiesses » du style, a dit avec génie dans le » Tartufe :

» Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
» De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment.

» Cette expression admirable une fois » trouvée, quel mérite avez-vous eu de » mettre au commencement du chant » second :

» Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux.

» Ce n'est pas là ce qu'on peut appeler » créer en imitant ; dans la même page, » le héros dit encore :

» Pour moi, qui de l'État embrassant la défense,
» Laissai toujours aux dieux le soin de leur vengeance.

» On ne sait pas pourquoi Henri parle » des dieux, et non pas de Dieu ; mais » on sait bien que Molière avait dit beau- » coup mieux dans la même pièce que » nous venons de citer :

» Des intérêts du ciel pourquoi vous chargez-vous ?
» Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances.

» On ne me fera jamais comprendre » qu'un écrivain puisse avoir du génie, » quand il ne peut à tout moment ex- » primer ses pensées qu'avec l'expres- » sion d'autrui. Je conviens qu'avec » cette manœuvre on peut en imposer

» quelque temps, et jouir d'une admira-
» tion extorquée de toutes parts; mais
» comme à la fin tout se découvre, à
» quoi s'expose-t-on, quand on se voit
» dépouillé de ses plus riches lambeaux,
» et qu'après avoir restitué aux uns et
» aux autres, l'or, la pourpre, et toutes
» les couleurs brillantes dont on s'était
» chamarré, on se voit réduit presqu'à
» la nudité; sous un habit mis en piè-
» ces, et percé à jour de tous côtés? »

LE CHEVALIER.

Ne se peut-il pas faire que des écrivains, ayant à rendre les mêmes pensées, se rencontrent pour la manière de les rendre, sans pour cela devoir être accusés de se copier?

M. CLÉMENT.

Cela peut arriver quelquefois, je ne

le nie point ; mais mon manuscrit vous répondra, car j'avais prévu cette objection.

(Il reprend sa lecture.)

« Ces rencontres sont rares quand on » ne les cherche pas.

» Voyons-nous que Despréaux et » Racine, Molière et La Fontaine se » soient rencontrés au point d'avoir fait » des vers de génie qui soient tout pa» reils. Si cela leur était arrivé, ils se» raient excusables, puisque, travail» lant à peu près en même temps, ils » se seraient effectivement rencontrés » par hasard ; mais on ne voit point » chez eux de ces ressemblances frap» pantes ; chacun d'eux a fait une foule » de vers admirables, et tous différens. » Comment donc supposer que M. de

» Voltaire, ayant lu et relu cent fois les
» ouvrages de ces hommes de génie, et
» sachant par cœur leurs plus beaux
» traits, ait employé ces mêmes beautés
» sans savoir où il les avait vues? Non,
» non, sa mémoire l'a mieux servi; et
» si la mienne était assez ingrate pour
» ne m'avoir pas dévoilé tous ses pla-
» giats, elle m'a pourtant découvert une
» grande partie des sources où il a puisé
» ses plus beaux vers : que serait-ce s'il
» voulait nous mettre sur la trace de
» toutes les moissons qu'il a faites dans
» ces riches et vastes champs, où il a
» cru que nos meilleurs poètes n'a-
» vaient travaillé que pour lui préparer
» des récoltes?

» Il y a bien des occasions où des
» écrivains peuvent dire des choses or-
» dinaires, à peu près de la même fa-

» çon ; il y a des tournures qui appar-
» tiennent à tout le monde, et qui se
» trouvent nécessairement partout. Il y
» aurait de la folie à s'en abstenir tou-
» jours, parce que d'autres s'en sont
» servis ; on peut même en emprunter
» d'autres moins communes, mais qui
» sont peu remarquables par leur éclat,
» et qui n'ont pas demandé beaucoup
» de génie à ceux qui les ont trouvées ;
» elles rentrent alors dans le trésor
» commun d'une langue, et deviennent
» le bien de tout le monde, pourvu
» qu'on en fasse une dépense modérée et
» honorable ; je serais de mauvaise hu-
» meur, si je trouvais mauvais, par
» exemple, que vous ayez mis :

» Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars.

» parce que Despréaux avait dit :

» Sur les pompeux débris des lances espagnoles.

» On sent bien qu'une foule de poètes » avaient pu s'exprimer ainsi avant Despréaux, et que vous avez pu en user » de même après lui. Ces autres vers » du même poète, quoique fort bien » faits, ne sont pas assez frappans pour » que vous soyez répréhensible d'en » avoir pris la substance :

» Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
» Qu'au faible et vain talent dont la France me loue.

» Vous avez déguisé votre emprunt par » une tournure un peu différente et fort » animée :

» Je lui dois tout, madame, il faut que je l'avoue ;
» Et d'un peu de vertu, si l'Europe me loue, etc.

» Une chose à remarquer, c'est que » *il faut que je l'avoue* est nécessaire » au vers de Boileau, et qu'il est cheville

» dans le vôtre *. . . . .
» . . . .

» Il regrettait ces temps si chers à son grand cœur.
(Chant Ier.)

» Ils regrettent le temps à leur grand cœur si doux.
(*Bajazet.*)

» Déjà les deux partis, aux pieds de ces remparts,
» Avaient plus d'une fois balancé les hasards.
(Chant Ier.)

» Et déjà les deux camps, aux pieds de son rempart,
» Devaient de la bataille éprouver le hasard.
(*Bajazet.*)

» Et l'Espaguol avide, enrichi de mes pertes,
» Vient en foule inonder mes campagnes désertes.
(Chant Ier.)

» Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
» De Romains, que la guerre enrichit de nos pertes.
(*Mithridate.*)

* Pour ne pas trop allonger cet extrait, on passe ici une assez grande quantité de vers pillés de différens auteurs.

» Il faut pourtant convenir que *en-*
» *richit de nos pertes* est une expres-
» sion assez éclatante pour répandre
» un jour peu favorable sur l'imitation.

» Descends du haut des cieux, auguste vérité.
(Chant Ier.)

» Vérité que j'implore, achève de descendre.
(*Esther.*)

» Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire.
(Chant Ier.)

» Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
(Boileau, épît. IV.)

» Endormi sur le trône au sein de la mollesse.
(Chant Ier.)

» Un fainéant sur le trône endormi.
(Boileau, épît. Ire.)

» Les peuples à ses pieds mettaient les diadêmes.
(Chant Ier.)

» De grands rois à vos pieds mettent leurs diadêmes.
(Quinault, *Armide.*)

» Où triomphent les arts, où se plaît la nature.

(Chant Ier.)

» Ces fertiles coteaux où se plaît la nature.

(Rousseau.)

» Théâtre alors sanglant des plus mortels combats.

(Chant Ier.)

» Quoi! ce temple....
» Sera de leurs combats le théâtre honteux.

Lutrin, chant VI.)

» Ce fantôme effrayant lever sa tête altière.

(Chant Ier.)

» Lève, Jérusalem, lève ta tête altière.

(*Athalie*.)

» Marqua par cent combats son empire nouveau.

(Chant II.)

» Marque de quelqu'affront son empire naissant.

(*Bajazet*.)

» D'un plomb mortel atteint par une main guerrière.

(Chant II.)

» Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.

(Boileau; épît. IV.)

» Dans l'ombre du secret depuis peu Médicis, etc.
(Chant II.)

» Dans l'ombre du secret ce feu s'allait éteindre.
(*Mithridate.*)

» Le signal est donné sans tumulte et sans bruit;
» C'était à la faveur des ombres de la nuit.
(Chant II.)

» C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit,
(*Athalie.*)

» Il faut que trois de nous, sans tumulte et sans bruit,
» Partent à la faveur de la naissante nuit.
(*Lutrin.*)

» Digne de plus de vie et d'un autre destin.
(Chant II.)

» Digne de plus de vie et de plus de fortune.
(CHAULIEU.)

» Songez que de Lévi la famille sacrée
» Du ministère saint par Dieu même honorée, etc.
(Chant IV.)

» Entrez, généreux chefs des familles sacrées,
» Du ministère saint tour à tour honorées.
(*Athalie.*)

» Et d'un antique amas de superstitions,
» Ont rempli dès long-temps toutes les nations.

(Chant V,)

» De tout ce vain amas de superstitions,
» Qui ferme votre temple aux autres nations.

(*Athalie.*)

» D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage.

(Chant VI.)

» D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage.

(RACINE, *Thébaïde.*)

» Louis, en ce moment, prenant son diadême,
» Sur le front du vainqueur il le posa lui-même.

(Chant VII.)

» Enfin, avec transport prenant son diadême,
» Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même.

(*Andromaque.*)

» On marche en invoquant le grand Dieu des armées.

(Chant VIII.)

» Marchons, en invoquant l'arbitre des combats.

(*Athalie.*)

»Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verts,
»N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.

(Chant IX.)

» Dans un bois écarté, dont les ombrages verts
» Ne sentirent jamais la rigueur des hivers.

(SEGRAIS, Églogue VI.)

»Ces fureurs, ces transports qu'un tendre amour inspire*.

(Chant IX.)

* Un jeune homme de mes amis, en lisant le vers de Voltaire, a fort bien remarqué que ce vers était bien maladroitement pillé, parce que *la fureur* ne va point avec *un tendre amour*. Il faut remarquer aussi que, parmi tous ces vers, cités par M. Clément comme étant très-communs, il s'en trouve aussi plusieurs qui sont fort beaux. Ensuite, M. Clément fait une longue dissertation sur les ouvrages tout-à-fait mauvais et oubliés dans lesquels se trouvent quelques beautés : il dit avec raison qu'on peut se les approprier, comme Virgile, qui tira quelques *paillettes d'or du fumier d'Ennius*. Je trouve seulement qu'il faudrait citer les ouvrages où l'on a pris les vers que l'on ressuscite.

J'ai supprimé la moitié de cette dissertation.

» Agréables transports qu'un tendre amour inspire.

(DESHOULIÈRES.)

» Nos grands maîtres du dernier siècle ne se pillaient point entre eux, » mais ils faisaient d'excellentes récoltes » dans nos vieilles poésies. On sait combien Molière a ressuscité de bonnes » plaisanteries, et même des scènes » comiques tout entières, prenant, disait-il, son bien où il se trouvait. Regnard, ensuite, n'a pas eu la même » grâce à copier les bons mots de Molière, parce qu'il n'y a ni peine, ni » gloire à prendre de bonnes choses dans » un auteur où tout est bon, et qu'il » n'en résulte aucun plaisir pour le lecteur à qui l'on ne redonne que ce » qu'il avait déjà.

» Racine et Despréaux doivent à cette

» étude de nos anciens auteurs un grand
» nombre de vers qu'on admire juste-
» ment dans leurs écrits ; et, pour en
» citer quelques-uns, je me rappelle
» que dans ce vers de Phèdre :

» De leur furtive ardeur ne pouvais-tu m'instruire ?

» cette épithète de *furtive*, bien plus
» heureuse que *secrète*, et que l'on
» croyait avoir été trouvée par Racine,
» lui avait été suggérée par ce vers du
» Pirame de Théophile :

» Au moins, prenez bien garde en cette amour furtive.

» Le même Théophile lui avait aussi
» fourni l'idée de ces vers de Mithridate,
» dont le tour est si poétique :

» Tout reconnut mon père, et ses heureux vaisseaux
» N'eurent plus d'ennemis que les vents et les eaux.

» Théophile avait fini une strophe de
» cette manière :

» Si nos victorieux nochers
» Trouvent des ennemis sur l'onde,
» Ce sont les vents et les rochers. »

LE CHEVALIER.

Cependant on cite avec éloge cet endroit du premier chant :

« Un vieillard vénérable avait, loin de la cour,
» Cherché la douce paix en cet obscur séjour.
» Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
» C'est là que de lui-même il faisait son étude ;
» C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours,
» Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
» Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
» Il foulait à ses pieds les passions humaines :
» Tranquille, il attendait qu'au gré de ses souhaits
» La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais. »

M. CLÉMENT.

« Ces vers ont de l'élégance, mais
» de l'élégance sans génie, sans inven-

» tion : ce sont des idées communes
» habillées d'expressions, non moins
» communes, qui sont arrangées assez
» harmonieusement, quoique les vers
» tombent monotonement deux à deux.
» Pas une pensée qui frappe, nulle har-
» diesse d'élocution ; pas un vers qui ne
» soit partout, pas une épithète choi-
» sie ; tout cela est pris dans le réper-
» toire commun des faiseurs de vers
» qui ne sont pas poètes ; ce qu'il y a
» de plus élégant est fait d'après Boi-
» leau :

» Libre d'inquiétude,
» C'est là que de lui-même il faisait son étude.

» Il n'est rien de si commode que de
» trouver sous sa main deux hémisti-
» ches tout rimés. Boileau dit :

» Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
» Discourir des vertus dont tu fais ton étude

» Ce qui n'est pas pris à Boileau
» n'est pas si bon ; ce sont *les plaisirs*
» *et les amours*, qui remplissent aisé-
» ment un vers ; ce sont *les passions*
» *humaines*, qui sont du style didac-
» tique et dogmatique ; c'est *au gré de*
» *ses souhaits*, *le rejoindre à jamais* ;
» bouts rimés qui ne finissent pas ce
» morceau d'une manière merveilleuse,
» et qui ne paraissent pas avoir le des-
» sein d'enlever notre admiration. C'est
» donc là une élégance médiocre, c'est
» celle du bel esprit, et dont lui seul
» peut se contenter. Si vous voulez voir
» sur le même sujet des idées, des
» images et de l'élégance d'un homme
» de génie, lisez ces vers de La Fon-
» taine, où, après avoir peint les mal-
» heurs attachés à la grandeur et à la

» fortune, il décrit ainsi le bonheur du
» sage :

» L'humble toit est exempt d'un présent si funeste ;
» Le sage y vit en paix, et méprise le reste.
» Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
» Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
» Il lit, au front de ceux qu'un vain luxe environne,
» Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
» Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour?
» Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour.

» Le seul grand poète est capable
» d'embellir une pensée philosophique
» d'une image charmante comme celle
» de La Fontaine :

» Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour*.

* M. Clément fait encore un parallèle de ce qu'il appelle l'élégance du bel esprit avec *l'élégance du génie*, dans un morceau bien fade et même un peu licencieux de son poëme sur les amours de Henri IV et de Gabrielle, et sur les amours de Vénus et d'A-

» . . . .

» Je pourrais pousser ces comparai-
» sons * fort loin, si cette lettre n'é-
» tait pas déjà si ample; on verrait tou-
» jours cette même différence entre le
» bel esprit, qui n'a qu'une élégance
» superficielle, sans caractère, sans in-
» vention; et l'homme de génie, dont
» l'élégance neuve, originale, trouve sa
» source dans l'imagination, et non dans
» la réminiscence. On verrait que, bien
» loin d'avoir rien ajouté, en ce genre,
» à la perfection de nos excellens poè-

donis, peint par La Fontaine. Je supprime ces deux morceaux; mais il est certain que les vers de La Fontaine sont infiniment préférables pour le style, l'élégance et les pensées à ceux de M. de Voltaire.

* Cette comparaison est instructive, parfaitement bien faite, mais beaucoup trop longue pour la placer ici.

» tes, vous n'avez jamais pu vous éle-
» ver à cette perfection, même en les
» copiant sans cesse; que, par cette
» imitation assidue et continuelle, vous
» avez seulement réussi à vous placer
» un peu au-dessus des poètes médio-
» cres du derniers siècle, en évitant la
» platitude, la dureté et les insipides
» longueurs de vos devanciers dans la
» carrière de l'épopée; que, si par une
» certaine sobriété de style, vous vous
» êtes éloigné de tous les écueils où ils
» ont échoué, vous êtes tombé par un
» excès contraire au leur, dans une sé-
» cheresse et une stérilité non moins
» condamnables. Il ne vous a pas, sans
» doute, été bien difficile d'être plus
» élégant, plus harmonieux, moins
» diffus que Chapelain, par exemple;
» mais il serait aisé de prouver que

» vous avez eu moins d'invention, et
» que peut-être vous n'avez pas été plus
» grand poète que lui, pour le fond des
» choses et des idées. Je ne m'enga-
» gerai point dans cette discussion ; j'in-
» diquerai seulement de quelle manière
» on pourrait la traiter, en comparant
» un endroit de *la Pucelle* à un autre
» de *la Henriade*, où vous avez eu tous
» deux à peindre le tableau le plus su-
» blime, sans avoir atteint ni l'un ni
» l'autre à la hauteur de votre sujet :

» Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
» Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
» Le ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
» Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
» La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
» Unis et divisés, composent son essence.
» Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
» D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
» Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
» Adorent à l'envi sa majesté suprême.

» Devant lui sont ces dieux, ces brûlans séraphins,
» A qui de l'univers il commet les destins.
» Il parle, et de la terre ils vont changer la face;
» Des puissances du siècle ils retranchent la race.
» Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
» Des conseils éternels accusent la hauteur.

» On va voir que vous avez emprunté
» de Chapelain le fond de ce tableau;
» vous avez usé sobrement de toutes
» les couleurs qu'il avait prodiguées et
» entassées; vous n'avez point péché,
» comme lui, par le défaut d'être long
» et diffus; si ce n'est qu'on veuille dire
» que des vers sont toujours trop longs
» quand ils sont médiocres. En effet, le
» passage que nous venons de lire n'a
» rien qui réponde à la grandeur, à la
» sublimité des idées que doit inspirer
» l'Éternel. *Dieu mis son trône.* Ne voi-
» là-t-il pas une expression bien mer-
» veilleuse! Tout le reste est de cette

» faiblesse de pensée et de style. Nous
» trouverons peut-être plus à reprendre
» et plus à admirer dans Chapelain :

» Loin des murs flamboyans qui renferment le monde,
» Dans le centre caché d'une clarté profonde,
» Dieu repose en lui-même, et, vêtu de splendeur,
» Sans bornes, est rempli de sa propre grandeur.
» Une triple personne en une seule essence,
» Le suprême pouvoir, la suprême science,
» Et le suprême amour, unis en trinité,
» Dans son règne éternel, forme sa majesté.
» Au même tribunal où sa bonté réside,
» La sage providence à l'univers préside;
» Et plus bas, à ses pieds, l'inflexible destin
» Recueille les décrets du jugement divin,
» De son être incréé tout est la créature;
» Il voit rouler sous lui l'ordre de la nature;
» Des élémens divers est l'unique lien,
» Le père de la vie et la source du bien,
» Tranquille possesseur de sa béatitude,
» Il n'a le sein troublé d'aucune inquiétude,
» Et voyant tout sujet aux lois du changement,
» Seul, par lui-même, en soi dure éternellement.

» Neuf corps d'esprits ardens, de ministres fidèles,
» Devant l'Être infini, soutenus de leurs ailes,
» Chantent incessamment des cantiques sacrés...
» Sous son trône étoilé, patriarches, prophètes,
» Et ceux qui par leur sang ont cimenté la foi,
» L'adorent à genoux, saint peuple du saint roi.

» Ce tableau est plus complet, moins » mesquin que celui de *la Henriade*. » Vous avez évité les longueurs de Cha- » pelain, vous avez eu plus de discré- » tion dans le goût; mais il a mis plus » de traits qui annoncent le génie : à » travers les défauts de son style traî- » nant, on voit qu'il a mieux senti et » mieux rendu ce qu'il y avait de plus » grand dans son sujet :

» Dans le centre caché d'une clarté profonde,
» Dieu repose en lui-même.

» Cela est plus noble, plus majes-

» et quel génie y a-t-il dans ce vers :

» Adorent à l'envi sa majesté suprême ?

» Il est certain que le goût exquis et su-» blime de Racine aurait pu faire quel-» que chose d'admirable du tableau de » Chapelain ; mais du vôtre, il n'eût » rien fait : ce qui porte en soi le germe » du génie, quelque défectueux qu'il » soit, est susceptible d'être perfec-» tionné ; mais tout ce qui est marqué » au coin faible et superficiel du bel » esprit, a une empreinte de médio-» crité, dont il est impossible de rien » tirer de grand et de parfait. . . . .

» Il n'y a peut-être pas dans la *Hen-» riade* une expression de génie, c'est-» à-dire une expression neuve qui soit » d'une grande beauté ; car vous en » avez de fort belles qui ne nous ap-

» partiennent pas, et qui, par conséquent, ne sont pas des expressions de
» génie. Citez-moi, de grâces, celles
» auxquelles vous mettez le plus de
» prix, celles dont vous vous glorifiez
» davantage; seraient-ce ces vers sur
» les Anglais :

» Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux;
» Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
» Des bouts de l'univers appelle la fortune.

» Ces vers n'ont pas coûté beaucoup à
» faire d'après ceux-ci de Rousseau, où
» la pensée est plus complète et mieux
» développée :

» La Tamise, reine des eaux,
» Voit ses innombrables vaisseaux
» Porter ses lois dans les deux mondes,
» Et forcer jusqu'au dieu des mers
» D'enrichir ses rives fécondes
» Des tributs de tout l'univers.

(*Ode au roi de la Grande-Bretagne.*)

» Me citerez-vous ce vers du second » chant :

» Les combats ont été les jeux de mon enfance.

» Si vous aviez inventé cette expression, » vous auriez eu un moment de génie ; » mais vous n'avez eu besoin que d'es- » prit et d'élégance, pour retourner, » d'une manière fort heureuse, une ex- » pression qui était neuve dans ces vers » du grand Rousseau :

» Et les couleuvres étouffées
» Seront les jeux de son berceau.

» Vous ne manquerez pas de me rappe- » ler ceux-ci de votre chant troisième :

» . . . . Parmi ces courtisans
» Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans.

» Cette élégance serait du génie si elle » n'était pas de mémoire ; vous avez

» composé votre vers de deux expres-
» sions de Racine, qui dit dans Phèdre :

» J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison,
» Six frères... Quel espoir d'une illustre maison !
» Le fer moissonna tout.

» *En la fleur de leurs ans* est commun
» au prix de ce tour poétique, *dans la*
» *fleur de leur jeune saison*.

» C'est dans cette heureuse alliance
» des mots qui forment l'image la plus
» charmante, que se fait reconnaître le
» vrai génie de style. . . . .

» Vous ne me donnerez point, sans
» doute, pour une expression neuve ce
» vers du quatrième chant :

» Sur la terre, à mon gré, ma voix soufflait les guerres.

» car vous savez que Despréaux avait
» dit avec plus de force :

. . . . » Quel démon, sur la terre,
» Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre ?

» Vous aurez peut-être plus de con-
» fiance, en me proposant, comme un
» trait de génie, cet autre vers du même
» chant :

» . . . . La discorde inhumaine
» Trace en lettres de sang ce décret odieux.

» *Trace en lettres de sang*, n'est-il
» pas, me direz-vous, une belle expres-
» sion? Sans doute; eh quoi! vous avez
» oublié que vous l'avez mise sur vos
» tablettes pour vous en servir, dès que
» vous l'eûtes trouvée dans Boileau,
» qui dit que le faux honneur, inspirant
» les fureurs du duel, force les hommes
» à s'égorger pour le moindre affront :

» Et dans leur âme en vain de remords combattue,
» Trace en lettres de sang ces deux mots, meurs ou tue.

» . . . .

» Vous me direz peut-être que j'ai passé,

» dans ce même chant quatrième, par-
» dessus un vers que j'aurais dû rele-
» ver :

» Les aigles, les vautours aux ailes étendues.

» *Aux ailes étendues* est une expres-
» sion pittoresque digne des plus grands
» maîtres, qui n'ont rien eu tant à cœur
» que de peindre et de caractériser les
» objets de la nature, par les traits les
» plus frappans, et qui font image.

» Tel est l'excellent La Fontaine, qui
» n'a jamais manqué ces sortes de beau-
» tés, et qui nous a fourni celle-ci, que
» vous n'auriez jamais trouvée sans lui,
» car vous n'en avez aucune autre qui
» y ressemble : il dit donc dans sa fa-
» ble des deux pigeons :

» Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
» Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.

» Je ne sais si vous attachez quelque » prétention à ce vers du cinquième » chant :

» Il fatiguait les cieux de ses vœux criminels.

» *Fatiguer les cieux* était fort beau » dans sa nouveauté ; il faut l'admirer » dans Corneille, qui a dit le premier :

» Il fatigue le ciel par des vœux superflus.

» Ceux qui l'ont encore répété après » lui n'ont eu que de la mémoire.

» Ce n'est point avec génie que vous » avez dit dans le même chant :

» S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les rois.

» et que vous avez redit à la fin du » dixième :

» Il entre au nom du Dieu qui fait régner les rois

» Il n'était besoin que d'un léger » effort d'esprit pour faire ce petit » changement à l'expression de Racine :

» Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois.

» Votre excellente mémoire, ayant » retenu ces vers du *Rhadamiste* de » Crébillon :

» Mais le cruel, bien loin d'appuyer sa grandeur,
» Le dévorait déjà dans le fond de son cœur.

» vous avez pu vous passer de génie » pour dire après lui :

» Dévorait en secret, dans le fond de son cœur,
» De ce grand nom de roi le dangereux honneur.

» Crébillon n'avait pas mis *en secret*, » qui est ridicule avec *dans le fond de* » *son cœur*.

» Racine s'est exprimé avec génie dans
» ce vers de Mithridate :

» Les uns avec transport embrassent le rivage.

» Le bel esprit vient ensuite, qui
» croit déguiser son imitation en met-
» tant :

» Le soldat s'épouvante ; il embrasse la terre.

» Rousseau avait imaginé une ex-
» pression neuve et belle, pour ne pas
» toujours répéter l'astre du jour, le
» dieu du jour, en parlant du soleil :

» Pâles tyrans de ces lieux abhorrés,
» Que l'œil du jour n'a jamais éclairés !

» Vous, qui n'imaginez rien, vous
» trouvez plus facile de vous emparer
» du miel de l'abeille, et vous croyez

» qu'on vous fera honneur de ce vers qui
» termine votre sixième chant :

» Ces morts et ces combats qu'avait vus l'œil du jour.

» Il y a de la chaleur dans ce vers du
» chant dixième :

» Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mère.

» Mais comme il était écrit dans les
» oracles d'Apollon que vous n'inventeriez jamais rien, vous avez été forcé
» par votre destinée, je veux dire par
» votre caractère imitateur, de vous
» servir de l'expression de Racine, lorsqu'Iphigénie dit à son père :

» Je saurai.....
» Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.

» Je suis loin de prétendre qu'on ne
» puisse jamais employer une belle ex-

» pression trouvée par d'autres, quand
» on y apporte des ménagemens, et
» qu'on enrichit sur l'inventeur. C'est
» ainsi que Racine a souvent surpassé
» Corneille en l'imitant. Il faut, avec
» cela, comme Racine, être riche de
» son propre fonds, et se faire encore
» plus admirer par des beautés neuves
» que par des beautés d'imitation ; mais
» un écrivain qui n'a presque pas un
» trait remarquable qu'il n'ait emprunté,
» qui est faible et commun dans tout
» ce qui lui appartient, et n'a rien
» trouvé de vraiment beau que ce qu'il
» a pris, un tel écrivain serait au rang
» des plus médiocres, s'il n'avait eu
» beaucoup de mémoire, et encore plus
» de front pour braver la crainte et
» l'humiliation du parallèle ; on lui ac-
» cordera de l'élégance, non point celle

» du génie, la seule qui résiste aux » épreuves du temps, mais celle du » bel esprit, qui en imposé par quelque » air de ressemblance, qu'une imitation » continuelle lui donne avec l'autre, et » qu'on néglige à la fin, quand on re- » connaît la supercherie, comme on » laisse la copie d'un tableau, quel- » qu'ébloui qu'on en ait été, dès qu'on » peut avoir l'original. . . . .
» . . . .

» C'est par les qualités ou épithètes » que l'on donne aux objets, qu'on les » rend plus ou moins sensibles, plus » ou moins frappans, et qu'on les grave » dans notre esprit; si vous donnez à » un objet une qualité vague et qui » convient également à mille autres, il » ne fera qu'une légère impression sur » nous; il se confondra dans la foule

» des choses qui intéressent faiblement,
» et nous l'oublierons aussitôt; si, pour
» nous peindre les chiens, vous dites :

» Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
» Fiers esclaves de l'homme, et nés pour le carnage,
» Ignorant le danger, aveugles, furieux.

» nous ne saurons si ce n'est pas plutôt
» du cheval que vous voulez parler,
» puisque ces qualités lui conviennent
» beaucoup mieux; cette peinture vague
» se brouillera dans nos idées; et toute
» image qui n'est pas distincte s'efface
» promptement de la mémoire. Vous
» aurez beau nous dire : *La discorde*
» *inhumaine, la discorde fatale, la*
» *discorde cruelle, ce monstre impé-*
» *tueux, sanguinaire, inflexible*; ces
» épithètes, qu'on applique indifférem-
» ment à une foule d'objets autres que

» la discorde, ne serviront point à nous
» la représenter de manière à en être
» saisis, troublés et émus. Jamais nous
» ne nous rappellerons l'image de votre
» discorde; nous n'en aurons pas même
» une idée sensible. Il en est ainsi de
» tous les objets de *la Henriade* qui se
» présentent sous des traits si vagues,
» si incertains, qu'ils effleurent à peine
» notre attention, et ne nous laissent
» point ce long souvenir qui est le
» signe de l'immortalité.

» Le vrai poète, au contraire, sait
» peindre les objets de la nature, ou
» ceux qu'a créés son imagination, par
» des épithètes qui les caractérisent
» d'une manière si vraie et si frap-
» pante, et qui les distinguent si bien
» de tout autre objet, qu'ils fixent à ja-
» mais notre attention et notre souve-

» Il est encore facile, d'après ce vers
» de Britannicus :

» Le sénat, chaque jour, et le peuple, irrités
» De s'ouïr, par ma voix, dicter vos volontés ; etc.

» de faire un vers qui ait une cou-
» leur élégante, comme celui-ci du
» troisième chant :

» Ils dictaient, par sa voix, leurs volontés funestes.

» C'est avec la même adresse que de
» cet autre vers de Britannicus, on
» peut faire, sans peine, ceux-ci du
» même chant :

» . . . . . . La tendresse et la crainte,
» Pour lui, dans tous les cœurs étaient alors éteintes.

» Il n'est pas difficile de ramasser de
» temps en temps quelque bel hémisti-
» che qui donne de l'éclat à un vers,

» comme en disant que la discorde

» Fait siffler ses serpens, et lui parle en ces mots.

» Boileau ayant déjà dit, dans le *Lu-*
» *trin*, de la même discorde :

» Fait siffler ses serpens, s'excite à la vengeance.

» Nous lisons dans la seconde satire
» de Despréaux ce beau vers :

» Je ne vais point au Louvre adorer la fortune.

» Avec cela, il ne faut pas beaucoup d'in-
» vention dans le coloris pour dire :

» . . . . La foule importune
» Qui court à ses autels adorer la fortune.

» Racine a mis dans Athalie :

» Et déjà son esprit a devancé son âge.

» Cette couleur est fort belle, et vous

» avez pu vous en faire honneur à peu
» de frais, en mettant :

» L'esprit et la vertu devançaient les années.

» Voici un nouveau trait d'Athalie,
» qui est d'un très-beau coloris :

» Le ciel même peut-il réparer les ruines
» De cet arbre séché jusque dans ses racines ?

» Il n'est pas jusqu'à Quinault chez qui
» vous n'ayez souvent cherché des cou-
» leurs pour orner votre style. Comme
» il n'était pas malaisé de fortifier ses
» expressions dénuées de vigueur, il
» faut convenir que vous ne restez pas
» au-dessous de lui en l'imitant. S'il dit
» en parlant de Méduse :

» Gardons-nous de la voir, la mort est dans ses yeux.

» Vous profitez habilement de ce trait

» assez vif, et vous enchérissez sur
» Quinault, en disant :

» La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains

» Quinault fait parler ainsi Médée,
» dans Thésée :

» Quand on a fait trembler un roi,
» Apprenez qu'on en doit tout craindre.

» D'après cela, vous n'avez pas eu
» grand'peine à tourner cette maxime
» de cette manière, en faisant, par
» malheur, le premier vers plus pro-
» saïque et plus dur que celui de Qui-
» nault :

» Quiconque a pu forcer son monarque à le craindre,
» A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.

» Ce serait vouloir donner une édition
» de *la Henriade* en citations, que de

» pousser cette analyse de votre coloris
» jusqu'où elle pourrait aller. On en a
» vu assez dans le cours de ces ré-
» flexions, pour être convaincu que la
» meilleure partie de ce coloris, si
» vanté, ne doit vous mériter d'autre
» éloge que d'avoir su l'enlever adroi-
» tement pour orner ou déguiser la sé-
» cheresse naturelle de votre style : en
» effet, le coloris qui vous est propre,
» qui vous appartient réellement, est
» plutôt celui de la prose que celui
» de la poésie ; vous saviez bien ce que
» vous faisiez, quand vous avez dit que
» les vers devaient avoir l'exactitude et
» la régularité prosaïques, et qu'il fal-
» lait les tourner en prose pour juger
» s'ils étaient bons. C'était un système
» que vous établissiez en faveur de
» votre poésie, qui n'a généralement

» que les couleurs d'une prose assez
» simple, et qui n'en diffère que par
» de mauvaises rimes, et par une me-
» sure dépourvue de nombre, de va-
» riété, de véritable harmonie.

» . . . .

» On vous a souvent loué d'avoir
» toujours le mot propre en écrivant. Il
» fallait dire que vous aviez dans vos
» vers, le mot propre de la prose, et
» rarement le mot propre de la poésie;
» car on doit faire cette distinction pour
» bien juger d'un poète. C'est faute de
» l'avoir faite, ou bien parce que vous
» étiez intéressé à ne la point faire,
» que vous avez égalé Quinault à Ra-
» cine, et Lamotte à Rousseau. C'est
» par une suite de la même erreur qu'on
» vous élève tous les jours au rang des
» Racine et des Corneille. Je ne pré-

» tends pas néanmoins que le mot poéti-
» que ne se trouve point dans vos vers;
» il s'y trouve toutes les fois que vous
» l'avez trouvé dans nos poètes, et l'on
» sait qu'il vous est arrivé souvent de
» l'y chercher. Hors de là, vos vers
» prennent naturellement le ton et la
» marche de la prose, et n'ont presque
» jamais le coloris poétique qui est ce
» qui produit en partie la faiblesse de
» tous ces morceaux que nous avons
» examinés dans la lettre précédente
» et dans celle-ci. C'est que la couleur
» en est vague et prosaïque, et que vous
» n'avez pas su y mettre le mot propre
» de la poésie. Après tous ces exem-
» ples, auxquels on peut recourir, il
» suffira d'en rapporter deux ou trois
» nouveaux, pour ne laisser rien à dési-
» rer sur ce sujet :

» Les chefs et les soldats près du roi s'assemblèrent ;
» Ils demandaient l'assaut. Le roi, dans ce moment,
» Modéra son courage et leur emportement.
» Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie ;
» Il voulut la sauver de sa propre furie.
» Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
» Eux-seuls voulaient se perdre ; il les voulait gagner.
» Heureux, si sa bonté, prévenant leur audace,
» Forçait ces malheureux à lui demander grâce !
» Pouvant les emporter, il les fait investir, etc.

» Je vous demande s'il y a dans ces » vers un seul tour, un seul mot qui » sorte du ton de la prose la plus vul- » gaire. S'il suffit de s'exprimer claire- » ment pour avoir le mot propre, ces » vers sont excellens, surtout le der- » nier, qui est pourtant d'un vrai style » de gazette ; mais ce n'est pas assez » pour un poète d'avoir le mot propre » d'un gazetier ou d'un histrion. La » poésie serait un métier bien facile et » bien misérable, si elle se bornait à

» mesurer et à rimer une prose sèche
» et commune ; elle a un langage qui
» n'est qu'à elle, et des mots qui lui
» sont propres pour dire les mêmes
» choses tout autrement que le langage
» prosaïque. Ainsi quand vous dites :

» *Du côté du Levant*, bientôt Bourbon s'avance.

» vous vous exprimez avec le mot propre
» d'une prose géographique. Racine,
» au contraire, s'exprime avec le mot
» propre de la poésie, en disant :

» . . . . Qu'Ismaël en sa garde
» Prenne tout le côté *que l'Orient regarde*.

» Vous avez souvent des vers qui sont
» fort singuliers par l'emploi que vous
» y faites du mot propre de la prose ;
» tels sont ceux-ci du premier chant :

» Le prince à ces repas était accoutumé.

» Des caprices de l'homme il a tiré son être.
» N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
» Du vainqueur des Anglais il aperçoit la tour, etc.

» Boileau ayant à rendre une chose aussi » simple que celle de ce dernier vers, » tâche au moins d'en ôter la couleur » prosaïque, et dit que la nuit :

» Déjà de Montlhéry voit la fameuse tour.

» . . . .

» Voici encore quelques mauvais vers :

» Si, dans les différens où l'Europe se plonge,
» La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge,
» L'un et l'autre parti, cruel également,
» Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.

» Il en faut dire autant de ceux-ci :

» . . . A cet objet, Henri demeure en proie
» A la douce surprise, aux transports de la joie.
» Modérez, dit Louis, ce premier mouvement ;
» Craignez encore, craignez ce grand événement.

» Oui, du sein de Paris, Madrid reçoit un maître:
» Cet honneur à tous deux est dangereux, peut-être, etc.

» Ces vers et une foule d'autres semblables n'ont aucunement la façon ni la forme poétiques; ce sont des lignes de prose sans expression et sans couleur. Il n'y a pas non plus l'ombre de coloris dans ces six vers du dixième chant :

» De la cruelle faim le besoin consumant
» Semble étouffer en eux tout autre sentiment;
» Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse
» Était l'unique but de leur recherche affreuse.
» Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur
» Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur.

» Il est certain qu'on pardonnerait à peine cette prose languissante et sèche à un historien. Le coloris de l'abbé de Vertot est bien supérieur à celui-là.

» Bien loin d'avoir le mot propre de » la poésie, il vous arrive de n'avoir » pas le mot propre de la prose, comme » lorsque vous dites de la ligue :

» *Monstre affreux*, qu'ont nourri les peuples et les grands,
» Engraissé de carnage et *fertile* en tyrans.

» Le mot *fertile* ne s'emploie ni en vers » ni en prose dans cette acception.

» Le mot propre est *fécond*. Il fal» lait, au lieu de *monstre*, un mot fé» minin; *hydre*, par exemple; et, par » ce moyen, vous auriez pu mettre :

» De carnage engraissée, et féconde en tyrans.

» Dans un autre endroit, vous vous » exprimez ainsi :

» Dans Londre, il a formé la secte turbulente
» Qui sur un roi trop faible a mis sa main sanglante.

» *Il a formé la secte* est déjà une prose

» de théologien ; *a mis sa main san-*
» *glante* ne serait pas tolérable en
» prose : le mot propre serait au moins
» *porta sa main sanglante.*

» Il me semblerait donc assez juste
» de réduire tous les éloges qu'on a
» faits de votre coloris, à une certaine
» partie du style où vous réussissez
» mieux qu'en toute autre : c'est dans
» le genre doux, agréable et tempéré.
» Comme les couleurs de ce genre se
» rapprochent un peu plus des couleurs
» de la prose, elles se sont trouvées
» plus facilement sous votre pinceau
» faible, mais brillant et léger. Aussi
» tout ce qui est de ce genre dans vo-
» tre poëme, surtout les quatorze pre-
» miers vers de l'épisode de Dailly, et
» une partie du chant neuvième, sont-
» ils d'un coloris plein d'agrément. Du

» reste, je crois pouvoir dire, sans
» craindre de n'être pas approuvé de
» tout connaisseur impartial, que votre
» style est médiocrement partagé de
» cette richesse de couleurs qui em-
» bellit la poésie des Boileau et des
» Racine; et que votre coloris, en gé-
» néral, est purement un coloris pro-
» saïque.

» Je me renfermerai, pour ce que j'ai
» à dire de votre versification, dans un
» petit nombre de réflexions. La tour-
» nure de votre esprit vous portant à
» effleurer tous les genres, vous avez
» vu qu'en poésie, la seule façon des
» vers vous retiendrait trop long-temps,
» si vous vouliez y mettre quelque per-
» fection; et votre ambition étant plu-
» tôt d'en faire beaucoup que de les
» faire bien, vous avez contracté une

» manière expéditive qui s'accommodait
» à votre avidité de produire et à votre
» paresse de corriger, ou plutôt de bien
» faire. Votre seul art a donc été d'a-
» bréger toutes les difficultés de l'art
» des vers, et voici les moyens que
» vous avez pris pour en venir à bout.

» Le plus général et le plus facile a
» été de suivre la marche et toutes les
» allures prosaïques ; votre construction
» est presque toujours directe comme
» celle de la prose : très-peu d'inver-
» sions, par conséquent, si ce n'est de
» ces inversions communes que la prose
» même peut adopter. On sait, néan-
» moins, que ce qui donne le plus aux
» vers le tour et la forme poétiques,
» ce sont la construction indirecte et
» les inversions savamment combinées.
» . . . .

» Il est donc évident, par ces exemples
» et par mille autres que je pourrais ci-
» ter, que l'inversion, combinée avec
» génie, est ce qui distingue le plus
» avantageusement les vers de la prose,
» et que cette combinaison étant infini-
» ment bornée dans vos vers, c'est ce
» qui leur donne une marche si prosaï-
» que, et ce qui vous les rend presque
» aussi faciles à faire que de la prose.

» Le second moyen que vous avez eu
» pour augmenter avec facilité, ça été
» de détacher vos vers, qui vont com-
» munément un à un, deux à deux,
» quelquefois par trois ou quatre, très-
» rarement par cinq ou six, et presque
» jamais par ces périodes de sept, huit,
» dix ou douze vers, qui donnent tant
» de majesté, de rondeur et d'ombre à
» la poésie. La versification devient cer-

» tainement beaucoup plus facile en la
» coupant, en la morcelant par petites
» phrases. Quand on n'a qu'un ou deux,
» ou quatre vers à faire de suite, il
» faudrait avoir bien peu d'haleine pour
» ne pas fournir avec quelque chaleur
» un si court espace. Quand on n'em-
» brasse à la fois qu'une petite partie
» d'une idée, une image de peu d'éten-
» due, ce serait avoir bien peu d'esprit
» que de ne pouvoir la rendre sans
» faire de lourdes fautes. Aussi, cette
» méthode de hacher le style et la ver-
» sification est-elle fort commode pour
» écrire rapidement et sans beaucoup
» de peine; et cette méthode a été adop-
» tée par le plus grand nombre de vos
» versificateurs, qui font à la hâte des
» ouvrages du moment. Il en résulte, à
» la vérité, un style sans liaison, sans

» ensemble, sans consistance, sans
» variété, sans nombre, sans harmo-
» nie ; il en résulte une monotonie
» continuelle, qui donne au lecteur la
» fatigue et la peine que n'a pas voulu
» prendre l'écrivain.

» Cette monotonie, mère éternelle
» de l'ennui, ne peut s'éviter qu'en va-
» riant à l'infini la coupe des phrases et
» des vers. . . . .
» . . . .

» Outre la monotonie et la stérilité
» de vos rimes, qui pourrait compter
» toutes celles qui sont mal choisies,
» qui ont à peine un demi-son, et qui
» ne peuvent satisfaire que des oreilles
» sourdes ? Cette licence, que vous avez
» le premier introduite dans le genre
» noble, vient plutôt de l'envie de cou-
» rir en rimant, que d'ôter la gène

» aux pensées, puisque nos meilleurs
» poètes en ce genre ne se sont jamais
» abandonnés à cette vicieuse négli-
» gence, et que, néanmoins, ils vous
» surpassent infiniment en beautés de
» toute espèce : nos petits rimeurs ont
» eu grand soin d'adopter ce défaut es-
» sentiel, pour avoir un air voltairien,
» sans faire attention que vos meilleurs
» vers sont ceux que vous avez le mieux
» rimés. Enfin, il me semble qu'il vau-
» drait mieux se passer tout-à-fait de
» la rime, que d'offenser l'harmonie de
» nos vers par de fausses rimes, comme
» il vaut mieux parler que de chanter
» faux. Vous savez bien que je ne suis
» pas le premier qui vous reproche cette
» licence inexcusable dans le mauvais
» choix de vos rimes, que Rousseau
» appelait des rimes du Pont-Neuf,

» vous comparant assez ingénieusement
» aux chantres de la Samaritaine, de qui
» vous avez appris à faire rimer *hu-*
» *mains* et *inhumains*, *observe* et *re-*
» *lève*, etc.

» D'après tout cela, combien ne doit-
» on pas être étonné d'entendre de
» prétendus connaisseurs louer et van-
» ter l'harmonie de vos vers! S'ils veu-
» lent dire par-là que vous vous êtes ga-
» ranti de l'aspérité et de la dureté de
» Chapelain, ils ont raison; mais ce
» n'est pas assez, pour être un poète
» harmonieux, que de n'être pas un ver-
» sificateur dur. Il est d'abord impossi-
» ble que l'écrivain dont les vers sont
» détachés, brisés, décousus, sautil-
» lans, qui n'a pas connu l'art des pé-
» riodes nombreuses et d'une coupe va-
» riée dans les phrases, ait jamais su

» ce que c'était que la véritable harmo-
» nie du style poétique. Sans cette har-
» monie générale, les vers ne sont plus
» que des lignes symétriques plus ou
» moins coulantes et faciles, mais fasti-
» dieuses, assoupissantes à la longue,
» et d'autant moins préférables au ton
» ordinaire de la prose, que leur me-
» sure forcée est plus marquée, plus
» uniforme que la sienne.

» Après cette harmonie, qu'on peut
» regarder comme la base fondamen-
» tale de toute versification, et qui est
» on ne peut pas plus rare dans les vers
» de *la Henriade*, je n'en connais point
» d'autre que l'harmonie imitative, qui
» est l'harmonie par excellence, et qui
» met le sceau de la perfection à l'har-
» monie générale du discours; mais
» comme cette harmonie est beaucoup

» plus difficile encore que la première,
» qu'elle demande bien plus de talent
» et de travail de la part du poète, il
» ne faut pas s'attendre d'en trouver
» ainsi que l'exigerait le style épique,
» dans une versification précipitée et
» construite à la hâte. En effet, bien
» loin que les images de *la Henriade*
» aient ces couleurs harmonieuses que
» les sons imitatifs peuvent donner à
» chaque chose, l'harmonie en est pres-
» que toujours vague, incertaine, tou-
» jours la même pour tous les objets,
» et, par conséquent, ne convenant à
» aucun que très-rarement et comme
» par hasard. C'est encore un nouveau
» moyen de faire des vers avec la plus
» grande facilité; mais ces vers, qui
» n'ont point frappé l'oreille d'un ton
» capable de la surprendre et d'éveiller

» son admiration, ne laissent aucune
» trace profonde dans l'esprit, et s'ou-
» blient aussi aisément qu'ils ont été
» faits. Je ne répéterai point ici ce que
» j'ai dit ailleurs et fort au long de
» l'harmonie imitative ; les principes
» que j'en ai développés et appuyés d'un
» grand nombre d'exemples, ont paru
» nouveaux à plusieurs, mais n'ont été
» contestés d'aucun esprit raisonnable.
» D'après ces exemples et ces princi-
» pes, on peut juger sans peine com-
» bien peu vous avez connu cette sorte
» d'harmonie, et combien vos vers en
» sont privés. Je laisse donc cet examen
» à faire aux oreilles instruites et exer-
» cées. Pour les autres, qui ne voudront
» point se donner cette peine, je leur
» ferai peut-être plaisir en rapportant
» le petit nombre de vos vers qui ont

» le caractère et le son imitatifs. J'ai
» remarqué que c'était seulement dans
» les images d'un genre doux, gracieux
» et tempéré, que vous aviez trouvé
» quelquefois cette harmonie; et qu'il
» n'y en avait aucun vestige dans les
» images de tout autre genre. Ce n'est
» pas que vous l'ayez portée à une grande
» perfection, dans le genre même qui
» vous est le plus favorable; mais elle
» est assez sensible pour faire une im-
» pression agréable et flatteuse, dans
» ces vers, que je cite avec plaisir :

» Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
» Les tombeaux des Catons et la cendre d'Émile.
» Ainsi, dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
» Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots,
» On n'entend que le bruit de la proue écumante,
» Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante.
» Le sommeil l'entendit de ses antres secrets ;
» Il marche mollement vers ses ombrages frais.

» On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
» Dont la molle harmonie inspire les langueurs.
» Et bientôt, *fatigué* d'un moment de réveil,
» *Las*, et se rejetant dans les bras du sommeil,
» Entre ses favoris, et parmi les délices,
» Tranquille, il s'endormit au bord des précipices.

» L'harmonie de ces quatre derniers » vers est bien indiquée, et assez con- » venable à l'image que vous nous pré- » sentez; mais il s'en faut bien qu'elle » soit aussi parfaite que dans ces vers » du *Lutrin*, qui sont connus de tout le » monde, et contre lesquels il sem- » ble que vous ayez voulu lutter :

» Du moins, ne permets pas .. La mollesse oppressée,
» Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée,
» Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
» Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

» . . . .

» Je crois m'être rendu utile à ceux

» qui auront le talent et la noble au-
» dace d'entrer dans cette carrière de
» l'épopée, en leur montrant les véri-
» tables routes qu'ils doivent suivre, et
» dont vous vous êtes écarté; les beau-
» tés essentielles à cette grande poé-
» sie, que vous avez presque toutes
» négligées, et qu'ils doivent toutes re-
» cueillir sur les traces des anciens, s'ils
» veulent vivre comme eux dans la
» postérité; enfin, en leur découvrant
» les défauts sans nombre les plus op-
» posés à la poésie épique et au bon
» goût, défauts qu'ils doivent éviter
» avec l'attention la plus sévère, et dans
» lesquels il semble que vous vous
» soyez laissé entraîner avec plaisir par
» votre goût particulier et par votre
» amour déréglé pour le bel esprit,
» ce sera donc une grande satisfaction

» pour moi, si, n'ayant pas le talent
» d'exécuter une sublime entreprise,
» pour laquelle mes forces ne repon-
» draient pas à mes désirs, je puis, du
» moins, par mes vues et par mes
» conseils, aider quelque génie hardi à
» se sauver des écueils où vous avez
» échoué, à tendre vers le but où doit
» le couronner le plus beau laurier de
» la poésie, et à s'immortaliser, en
» donnant à notre nation un véritable
» poëme-épique dont elle puisse se glo-
» rifier. »

LE COMTE DE SÉRENT.

Il est certain que ces lettres critiques de M. Clément forment la poétique la plus instructive et la plus intéressante.

LE PRINCE.

Il est bien à désirer qu'on les mette entre les mains de tous les jeunes gens qui annoncent de l'esprit.

LA MARÉCHALE.

Oui, car elles contribueraient puissamment à leur former le cœur, le goût et l'esprit.

NEUVIÈME SOUPER.

La maréchale, madame de Lauzun, le baron de Buzenval, le comte de Thiars, le comte de Saint-Priest, le comte de Montesquiou *, le duc de Nivernois **, la princesse de Beauvau ***, le prince de Beauvau ****, la princesse de P...

LE COMTE DE SAINT-PRIEST.

J'ai été bien fâché de n'avoir pas en-

* Très-connu dès lors par son esprit, par de fort jolies chansons de société, et même par d'agréables comédies qui n'ont jamais été jouées.

** De l'académie française, et qui a fait en vers de charmantes fables.

*** Remplie de grâces, de naturel et d'esprit, elle

tendu la belle et longue lecture que M. Clément a faite chez madame la maréchale.

LE PRINCE.

Elle était en effet très-intéressante et très-instructive, sous le double rapport de critique et de poétique.

LA PRINCESSE DE BEAUVAU.

Monsieur de Saint-Priest fait-il cas

passait pour la personne de la société qui avait le plus noble maintien, qui entrait dans un salon la plus élégante, et qui faisait le mieux la révérence. Elle était la plus aimable protectrice des jeunes personnes réservées et timides qui entraient dans le monde. Elle avait, ainsi que la comtesse de Boufflers, un art particulier pour les faire valoir, sans jamais avoir l'air de les protéger.

**** De l'académie française. Instruit et solide dans la conversation, sans prétentions et sans pédanterie. Il savait si parfaitement sa langue, que j'ai vu plusieurs fois des gens de lettres le consulter sur des difficultés grammaticales.

de l'*Histoire de l'empire ottoman*, par l'abbé Mignot?

LE COMTE DE SAINT-PRIEST.

Cette histoire, un peu superficielle, n'est pas élégamment écrite, mais elle mérite d'être lue, surtout jusqu'à ce que nous en ayions une meilleure. J'ai eu la patience de lire une traduction de l'*Alkoran*, ouvrage rempli d'extravagances, mais contenant quelques bons principes qui, tous, sans exception, sont tirés des livres saints de l'Ancien Testament.

LE BARON.

Cela est curieux.

LE COMTE DE SÉRENT.

Cela est glorieux pour la religion, mais cela n'est nullement singulier.

LE COMTE DE SAINT-PRIEST.

Oui, puisque la mère de l'imposteur Mahomet était juive, et que ce faux prophète a pu connaître les préceptes admirables sur l'hospitalité, sur l'aumône, etc., qui se trouvent dans les livres sacrés de l'ancienne loi.

LE COMTE DE SÉRENT.

La religion est la source ainsi que la seule base inébranlable de tout ce qui est véritablement beau, utile et bon.

LA MARÉCHALE.

Aussi, a-t-elle formé l'unique code moral qui soit sans contradictions.

LA DUCHESSE.

Ce qui suffirait pour démontrer qu'elle est la seule véritable.

LA PRINCESSE DE BEAUVAU.

Et tant d'autres preuves irrécusables concourent à cette importante démonstration *!

* M. l'abbé de La Bouderie, aussi estimable par ses principes et ses mœurs que par ses écrits, a publié, l'année passée, une nouvelle édition d'un intéressant ouvrage, remplie de recherches curieuses et qui étaient depuis long-temps entièrement oubliées. Il a pour titre : *La Religion prouvée par le témoignage des auteurs païens, par le père Colonia, jésuite*. M. l'abbé de La Bouderie a joint à cette nouvelle édition une notice très-détaillée et d'un grand intérêt sur son respectable auteur. Tous ceux qui lisent savaient déjà que Valère-Maxime et Ammien Marcellin avaient rendu de grands hommages à la religion, en rapportant plusieurs miracles dont ils ont été les témoins, ainsi qu'un nombre infini de leurs compatriotes. Par exemple, ils s'accordent à dire que Julien l'apostat, pour faire mentir les prophéties, voulut faire rebâtir le temple de Jérusalem sur l'emplacement même, mais qu'il ne réussit qu'à compléter l'accomplissement des prophéties,

LE BARON.

Conçoit-on que les Turcs, fixés dans

parce que des feux dévorans s'élevèrent de terre, consumèrent tous les ouvriers, et rejetèrent les fondemens du temple antique qui restaient encore enfouis. Il ne fut plus possible de trouver d'autres ouvriers qui voulussent travailler à la réédification de ce temple, tant la terreur causée par ce miracle fut profonde et générale. La mort même de Julien fut un miracle rapporté aussi par les païens. Mourant sur le champ de bataille, il reconnut en blasphémant le Dieu qu'il avait abjuré; il prit dans le creux de sa main du sang de sa blessure, qu'il jeta vers le ciel en s'écriant : *Nazaréen, tu l'emportes.* Il semble que Racine ait pris ce trait, lorsqu'il fait dire à Athalie, au dénouement de cette admirable pièce : *Dieu des Juifs, tu l'emportes.*

Le père Colonia a fait des recherches immenses, dans lesquelles il prouve que tous les auteurs païens ont reconnu de même la vérité d'une infinité de miracles qui se sont passés sous leurs yeux et en présence d'une multitude innombrable; ce qui produisit celle des martyrs païens, qui embrassèrent le christianisme avec tant d'enthousiasme. Les incré-

notre Europe, ayant toujours parmi eux des ambassadeurs des pays civilisés, n'aient pas acquis plus de lumières?

LE COMTE DE SÉRENT.

C'est qu'ils sont restés musulmans, et que les chrétiens seuls peuvent être véritablement éclairés.

LE COMTE DE MONTESQUIOU.

La mythologie valait mieux que le mahométisme. Les Grecs et les Romains avaient du moins une Minerve déesse de la sagesse, un Apollon dieu de la poésie et des beaux-arts, un Parnasse *, etc., etc., etc.

dules attribuaient les miracles au *hasard*; extravagance qui s'est renouvelée dans tous les siècles; ce qui a fait dire à Pascal, parlant de la force de la crédulité, « tant de choses plaisantes et vraies ».

* M. le baron Massias vient de donner un nouveau

LA MARÉCHALE.

Mais aussi, que d'infâmes divinités! Et dans l'Olympe, quelle mauvaise compagnie mêlée à la bonne!...

LE COMTE DE SÉRENT.

Nous l'avons dit; c'est que l'inconséquence est le sceau des fausses religions. Les anciens Grecs et Romains ont écrit de fort belles choses sur la morale et sur la vertu, mais qui sont toutes et presque toujours avec plus d'élévation et d'éloquence dans les livres saints. Et que d'inconséquences et de mauvais principes dans leurs meilleurs livres de morale! Et même, le philosophe païen Épictète, le plus pur

volume in-12 de pensées et de maximes, dans lequel on lit cette ingénieuse sentence: « La sagesse a pour muse la méditation; son Parnasse est la solitude ».

de tous, parce qu'il a fleuri depuis le christianisme, et qu'il a prodigieusement profité de la divine morale évangélique, cet auteur païen, justement estimé à beaucoup d'égards, n'est nullement exempt d'erreurs et de mauvais principes; entre autres choses très-répréhensibles, il dit, *qu'il vaut mieux laisser son enfant devenir méchant, que se tourmenter pour le corriger.*

LE COMTE DE SAINT-PRIEST.

Maxime très-commode pour les pères et mères et pour tous les instituteurs.

LE BARON.

Revenons aux Turcs. (*Au comte de Saint-Priest.*) Est-il vrai que vous ayiez rapporté de Constantinople un superbe plan de palais?

LE COMTE DE SAINT-PRIEST.

Oui, et c'est en effet le plus beau palais de Constantinople, très-brillant et fort agréable à la vue, par les dorures, la verdure et les fleurs...

LE BARON.

Ces bons Turcs aiment, dit-on, les fleurs à la folie.

LE COMTE DE SAINT-PRIEST.

La *folie* est le mot, car ils en mettent partout à tort et à travers; et puis ils ont *le langage des fleurs*, *la fête des tulipes*....

LE BARON.

Que tout cela me plaît *!....

* Le baron de Buzenval aimait passionnément les fleurs; il cultivait avec un soin extrême les plus belles jacinthes que l'on eût alors à Paris, et il en

LA MARÉCHALE.

Je le crois bien; vous pensez à vos jacinthes.

LA PRINCESSE DE P***.

Il en fait un si bon usage! C'est se rappeler ses bienfaits.

LA MARÉCHALE.

Voilà ce qui s'appelle une louange intéressée.

LE BARON.

Et que le *bon goût* donnerait avec plus de plaisir encore au maréchal de Biron *.

donnait à toutes les jeunes femmes de sa connaissance.

* Le maréchal de Biron avait des serres superbes dans lesquelles il cultivait d'excellentes figues, et les seuls abricots-pêches que l'on connût alors, et, ainsi que beaucoup d'autres hommes de ce temps, le mal-

LA MARÉCHALE, au comte de Saint-Priest.

Pourquoi donc avez-vous rapporté ce plan de palais?

LE COMTE DE SAINT-PRIEST.

Pour en faire bâtir un tout semblable, qui est déjà commencé. Mais tous les architectes sont indignés de ce plan, parce que cette architecture est sans aucune espèce de règles, et qu'il s'y trouve une inconcevable perte de terrain *.

heureux duc d'Orléans, M de Monville, etc., en envoyaient sans cesse aux jeunes dames de cette époque. Cette galanterie est passée de mode; *nous avons changé tout cela.*

* Cette maison est située rue du faubourg du Roule, n°. 24. La belle pension de madame Afforty en occupe une grande partie. La cour devait être charmante quand elle était décorée de toutes les fleurs qu'on y met en Turquie, quand les niches (inutiles sans cela) en étaient remplies, et que les

LE PRINCE.

Il est réellement bien singulier qu'étant si près de la Grèce, qu'ils auraient assujettie, et dont les ruines attestent encore l'ancienne grandeur, les Turcs n'aient pas au moins des idées précises sur l'architecture.

LE DUC.

On sait que leur loi leur interdit l'étude des beaux-arts.

LE COMTE DE SAINT-PRIEST.

Et, à plus forte raison, leur interdit-elle de chercher à les inventer. Le tra-

bornes qui entourent la cour étaient couvertes de lierre et portaient de superbes pots de fleurs, et lorsqu'enfin la cour était sablée et que son jardin de fleurs était plus grand.

L'auteur de cet ouvrage loge dans cette maison.

vail le plus difficile et le plus fatigant est assurément celui de composer.

LA MARÉCHALE.

A propos de *compositions* agréables et brillantes, monsieur le duc de Nivernois nous donnera-t-il bientôt de nouvelles fables?

LE DUC.

J'en lirai quelques-unes à la première séance académique.

LA MARÉCHALE.

Si on le sait, vous ne pourrez suffire aux billets demandés, et je m'inscris d'avance.

TOUT LE MONDE, à la fois.

Et nous aussi.

LE DUC.

On *suffit* toujours à tout ce qui charme

véritablement, et je prends avec reconnaissance l'engagement d'envoyer ces billets.

LE COMTE DE THIARS.

Madame la maréchale a-t-elle lu la traduction des *Nuits d'Young* par M. Letourneur?

LA MARÉCHALE.

Oui, j'y trouve un peu d'amphigouri; mais il y a de belles choses.

LE COMTE DE THIARS.

La traduction est élégante et fidèle, et même tous ceux qui savent bien l'anglais conviennent qu'elle offre plus de beautés que l'original *.

* M. Letourneur n'a pas été heureux dans la traduction de Shakespeare, qui est bien mauvaise. Les passages obscurs et boursoufflés des *Nuits d'Young* présentent l'origine du style appelé de nos jours *ro-*

LA PRINCESSE DE BEAUVAU.

C'est une chose bien rare pour une traduction.

LE DUC.

Oui, car, en général, on compare ingénieusement les meilleures aux estampes parfaites d'un beau tableau. Cependant, les Anglais assurent que la traduction de l'*Odyssée* par Pope égale au moins l'original.

LA PRINCESSE DE BEAUVAU.

Ne dit-on pas la même chose de la

mantique, dont les Allemands s'emparèrent les premiers en l'exagérant à l'excès, comme on le voit dans *Verther* et quelques autres ouvrages germaniques. Nous avons fait un genre de cette manière d'écrire si vicieuse; mais on finira, et promptement, peut-être, par préférer à tout ce pathos inintelligible, le style admirable de Pascal, de Bossuet, de Massillon, de Buffon, etc.

nouvelle traduction des *Géorgiques* de Virgile, par l'abbé Delille ?

LE DUC.

Oui, mais nos grands latinistes ne sont pas tout-à-fait de cet avis. Au reste, il semble que le jeune auteur devrait se borner à faire des traductions en vers. Comme traducteur et comme versificateur, il a certainement un très-grand talent; mais si l'on en peut juger par quelques poésies fugitives qu'il a répandues dans la société, il manque d'idées et par conséquent d'imagination *.

* Ce qu'il a prouvé par la suite, surtout dans son poëme de *l'Imagination* et dans celui de *la Conversation*, dans lequel il n'est même plus bon versificateur, parce qu'il a fait ce poëme en vers de dix syllabes, dont il n'avait point étudié le rythme, tandis

LE PRINCE.

En effet, l'imagination n'est autre chose qu'une nouvelle combinaison d'idées *; car la faculté de créer n'appartient qu'à Dieu. Quand l'homme se croit créateur, il se trompe : il ne l'est ja-

qu'il possédait parfaitement celui des vers alexandrins.

Une femme (madame de Vannoze) a eu la gloire de piller maladroitement La Bruyère, comme l'a fait l'abbé Delille, de le surpasser entièrement dans son ouvrage sur le même sujet. Elle avait eu déjà le mérite de s'égaler au moins à la gloire du grand poète, M. de Trénueil, dans ses beaux vers sur les tombeaux de Saint-Denis.

* Et le *romantique* en manque absolument; il ne consiste que dans l'incohérence de mots *étonnés de se trouver ensemble*, et qui ne produisent qu'un sens inexplicable ou rebattu, n'excitant dans les gens raisonnables qu'une moquerie dédaigneuse, et dans les personnes irréfléchies ou bornées, une sorte de surprise qu'elles appellent de l'admiration.

mais; il ne fait qu'appliquer d'une manière nouvelle une idée ou une chose déjà connue, ou une découverte prise dans la nature, que lui ou d'autres ont récemment faite, et dont communément il ignore les causes. Et pour faire ces applications nouvelles avec justesse et clarté, et pour tirer un parti utile ou agréable de ces découvertes, il faut avoir ce que nous appelons du génie.

LE COMTE DE THIARS.

D'après cette définition, on peut très-légitimement piller les ouvrages des autres.

LE PRINCE.

Si vous aviez entendu les lectures faites par monsieur Clément, il vous aurait appris qu'emprunter l'idée d'un autre pour la rendre infiniment plus frap-

pante et plus belle, n'est pas *piller;* mais que la prendre pour l'affaiblir ou même sans y rien ajouter de meilleur, c'est un plagiat. Et je croyais avoir établi ce principe dans ma définition, en disant qu'il faut appliquer d'une manière claire, brillante et nouvelle une chose déjà connue.

LA MARÉCHALE.

Cette distinction est excellente; car, sans cela, qui pourrait parler de l'amour, de l'amitié, de l'amour de la patrie, de l'amour maternel, filial, etc.? Mais il faut que les idées soient embellies et plus frappantes.

LE DUC.

En s'indignant des fureurs de Néron, Sénèque s'écrie: *Le tyran me fera conduire où? où je vais.* Cette pensée est

belle; cependant, avant Sénèque, on avait dit mille fois que chaque pas nous conduit à la mort; mais Sénèque ajoute à cette idée une image frappante qui saisit......

LE COMTE DE SÉRENT.

J'ajouterai qu'il n'y a pas une seule idée morale, un précepte utile, une comparaison sublime qui ne se trouve dans l'Écriture sainte. Et voilà pourquoi les auteurs du siècle dernier ont été si grands : ils avaient profondément étudié les livres sacrés. Sans cela, nous n'aurions jamais eu Polyeucte, Esther, Athalie *, ni les belles odes de J.-B. Rousseau.

* Ni même les plus beaux morceaux de Phèdre, entre autres le fameux monologue,

Où fuir, où me cacher dans la nuit infernale ?

LA MARÉCHALE.

Oui, la religion est bonne à tout, et même à la littérature.

LA PRINCESSE DE P***.

Néanmoins, il y a des gens, à la vérité peu instruits, qui prétendent que la religion est l'ennemie des beaux-arts.

LE COMTE DE SÉRENT.

Pour se dissuader, qu'ils lisent la Bible, les poésies sublimes de Job *,

qui est entièrement pris (comme je l'ai prouvé ailleurs) dans les pseaumes de David.

* On nous parle d'un *genre rêveur*, qu'on nous donne comme tout *nouveau;* cette *nouveauté* se trouve dans toute sa perfection dans le livre de Job; et je crois qu'on peut dire sans fanatisme que nul n'ira dans ce genre plus loin que Job, pour la morale, la touchante vérité des sentimens, des caractères, et la sublimité des images.

d'Isaïe *, du prophète-roi **, etc., et la description du temple bâti par Salomon, où ils verront non-seulement tous les beaux-arts employés et désignés avec honneur, l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique, mais encore les arts d'industrie, la dorure, les vitriers, les menuisiers, les charpentiers, l'orfévrerie, etc.

LA DUCHESSE.

Ils y verraient que l'on y donne tou-

* La meilleure traduction de ce beau livre est celle de M. Genoude.

** Le Pseautier de feu M. de La Harpe est l'un des plus beaux ouvrages qu'on ait faits dans ce siècle : le discours préliminaire mérite bien d'être lu. Il est à remarquer que M. de La Harpe, qui faisait quelquefois de beaux vers, n'avait jamais, avant sa conversion, bien écrit en prose ; mais, depuis sa conversion, il nous a donné deux excellens ouvrages en prose, le *Pseautier* et son *Cours de littérature*.

jours le titre de prince *des musiciens* aux chefs des chœurs de musique.

LE COMTE DE SÉRENT.

Les déclamations des incrédules contre la religion sont toutes aussi déraisonnables, aussi mal fondées.

LA MARÉCHALE.

C'est qu'elles ne sont que des lieux communs, *philosophiques*, sentencieusement répétés par les partisans les moins spirituels de la secte.

DIXIÈME SOUPER.

La maréchale, la duchesse de Lauzun, le chevalier de Coigny, l'abbé de Vauxelles, l'évêque de Lescar, le président de Périgny, la comtesse de Lutzbourg, la marquise de****.

LE CHEVALIER.

On a présenté hier à madame la maréchale la belle et jeune madame de***** ?

LA MARÉCHALE.

Oui, et je vous avoue que cette figure si vantée ne me plaît pas du tout.

LA DUCHESSE.

Elle est pourtant bien belle.

LA MARÉCHALE, à madame de Lauzun.

Vous l'avez entendu dire, et vous le croyez. (*Au chevalier.*) Elle est d'une crédulité parfaite pour toutes les louanges données aux autres.

LE CHEVALIER.

Et d'une incrédulité touchante pour toutes les critiques, les satires et les médisances.

LA MARÉCHALE.

Allons, gâtez-la bien; achevez de la rendre bien insipide.

L'ABBÉ *.

L'extrême bonté sans ostentation ne peut jamais l'être.

* L'abbé de Vauxelles était homme de lettres fort distingué par ses talens et ses principes; il avait beaucoup d'usage du monde; il était aimé et recherché dans la société. Entre autres écrits, il a fait

LA MARÉCHALE.

Vous parlez en ecclésiastique.

L'ABBÉ.

Je parle en chrétien.

LA MARÉCHALE.

Je veux me justifier sur madame de *****, dont j'ai critiqué la figure; elle a sans doute des traits réguliers, un beau teint, une taille élégante; mais, quoiqu'elle *ne soit pas recueillie dans sa beauté* *, car elle est pour cela beaucoup trop évaporée; elle s'en occupe à toute minute; elle relève à chaque instant son collier, et les rubans de son *parfait contentement;* elle mord con-

un éloge justement estimé de madame de Sévigné.

* Expression de madame de Sévigné, parlant d'une belle personne de ce temps.

tinuellement ses lèvres pour les rougir ; elle étale en avant ses deux pieds croisés pour faire voir qu'ils sont jolis ; en un mot, elle a tous les tics de la fatuité féminine *.

LE PRÉSIDENT **.

Les hommes, par la suite, inven-

* On portait alors des colliers serrés dans le haut du cou, et on les relevait, parce qu'on trouvait que plus ils étaient près du dessous du menton, plus ils embellissaient le visage. On appelait *parfait contentement* un nœud de rubans posé sur le haut de la poitrine. Tous ces petits soins de toilette, dont parle la maréchale, étaient alors fort ridicules et de mauvais ton. Qu'aurait-on dit, si l'on eût vu dans ce temps les jeunes gens se permettre dans un cercle une affectation habituelle de ce genre? celle de porter sans cesse la main à leur chevelure, pour y maintenir ou pour y produire ce qu'on appelle *un coup de vent*, et cela pendant toute la durée d'une longue visite?...

** Le président de Périgny, du parlement de Dijon,

teront, peut-être pour leur usage, quelques-uns de ces *tics*.

L'ÉVÊQUE.

Oh! cela est impossible; car un tel ridicule dans un homme serait doublé.

LA MARÉCHALE, à l'évêque.

Monseigneur, on ne parle en ce moment que de votre beau *Discours sur l'état futur de l'Église*. Vous auriez bien dû nous l'apporter; ce qui nous aurait occupés beaucoup plus solide-

était universellement recherché dans le grand monde pour son esprit et son amabilité. Les princes du sang n'admettaient point chez eux (on ne sait pourquoi) des hommes de robe; mais ils recevaient tous M. de Périgny, qui, lorsqu'il n'était point en Bourgogne, passait sa vie au Palais-Royal, à Villers-Cotterets, au Temple et à l'Ile-Adam.

ment que la conversation frivole que vous venez d'entendre.

L'ÉVÊQUE.

Comme on ne peut jamais prévoir jusqu'où peut aller l'indulgence de madame la maréchale, je n'ai point eu la présomption de l'apporter; mais j'en sais par cœur quelques morceaux......

TOUS, à la fois.

Ah! parlez, parlez, monseigneur! Nous vous écoutons.

L'ÉVÊQUE.

Voici les fragmens que je me rappelle :

« N'écoutez que Jésus-Christ et ses » apôtres; eux seuls ne vous trompe- » ront point. D'un côté, Jésus-Christ

» vous dit : *Allez, je suis avec vous*
» *jusqu'à la fin des siècles*; de l'autre :
» *Pensez-vous, quand le fils de l'homme*
» *reviendra, qu'il trouve encore de la*
» *foi sur la terre?* Saint Paul nous an-
» nonce les beaux jours de l'Église, et
» comme une résurrection de la mort à
» la vie, par le retour des enfans de la
» dispersion ; et tout à coup, jetant un
» regard terrible sur les peuples de la
» gentilité, il les menace d'un affreux
» retranchement : *Prends donc garde,*
» *ô gentil! car si Dieu n'a pas épar-*
» *gné les branches naturelles, crains*
» *qu'il ne t'épargne encore moins* *.

» Qui ne serait effrayé de ces redou-
» tables paroles? D'un côté, des pro-

* L'auteur ne manque jamais de citer à chaque paragraphe le passage latin de la sainte Écriture.

» messes ; de l'autre, des menaces. Cet
» oracle est profond, et mérite d'être
» expliqué. Les promesses s'adressent
» à l'Église en général ; les menaces re-
» gardent les peuples en particulier.
» L'Église, fondée par la parole de
» Dieu, ne saurait être renversée par
» tous les efforts de l'enfer, et on ne
» peut manquer de voir un jour réa-
» lisées dans toute leur étendue les
» promesses qui lui ont été faites. Mais
» les divers peuples enfans de l'Église
» par adoption, peuvent déchoir de
» cette prérogative auguste. Ne crai-
» gnez donc point pour l'Église en gé-
» néral ; son étendue et sa perpétuité
» sont prédites et assurées ; mais crai-
» gnez pour les peuples en particulier,
» craignez pour les peuples ingrats,
» craignez pour vous-mêmes ; et tandis

» que le flambeau de la foi brille sur
» notre horizon ; tandis que le royaume
» de Dieu est encore parmi nous, et
» que sa coignée, suspendue auprès de
» l'arbre, menace de frapper, non le
» trône immortel, mais les branches
» stériles et desséchées, rentrons en
» nous-mêmes, et par de saintes réso-
» lutions, exécutées à l'envi par les pas-
» teurs et par les peuples, tâchons de
» recueillir le fruit des promesses, et
» de nous dérober à l'effet des mena-
» ces : c'est le sujet de ce discours.

» . . . .

» Les ennemis de la foi, qui pu-
» blient les maux de l'Église avec tant
» de satisfaction, et qui nous annon-
» cent sa chute avec tant de confiance,
» auraient dû consulter moins leur pré-
» vention et le désir de leur cœur,

» que leur raison et la nature des cho-
» ses mêmes ; et si, pour connaître les
» principes de vie et les ressources de
» l'Église, ils eussent examiné son es-
» prit et son organisation, s'ils eussent
» sondé les fondemens de nos espé-
» rances et rapproché les avantages spi-
» rituels et temporels de ce corps, ils
» auraient trouvé une constitution saine
» et robuste qui annonce sa durée, des
» promesses d'un secours abondant et
» divin qui la garantissent, une assis-
» tance ordinaire qui préviendra sa dé-
» faillance, une assistance extraordi-
» naire qui réparera ses pertes, et
» portera sa gloire plus haut qu'elle
» n'a été dans ses beaux jours.

» J'appelle donc l'esprit de l'É-
» glise, et comme son principe de vie,
» cette foi inébranlable qui nous atta

» che aux vérités que Dieu nous a ré-
» vélées, cette espérance ferme qui
» nous fait attendre les biens qu'il
» nous promet, cet amour mutuel, ce
» feu divin qu'il allume dans nos âmes
» par la charité; et je dis qu'il n'est pas
» de principe plus puissant sur le cœur
» de l'homme, ni de plus capable de
» l'attirer dans une société quelconque
» et de l'y fixer, que ce triple lien
» par lequel nous tenons invinciblement
» à l'Église.

» L'homme est né pour la vérité et
» pour le bonheur; son esprit est fait
» pour connaître, son cœur est fait
» pour aimer; il faut donc, s'il ne veut
» pas déchoir de la dignité de sa na-
» ture, qu'il tâche de découvrir tout ce
» qu'il a intérêt de savoir : son origine,
» sa destination; ce qu'il est, d'où il

» vient, où il va; et pour être heureux,
» il faut; ou qu'il possède l'objet qui
» peut faire son bonheur, ou qu'il soit
» dans la route qui doit le mener à ce
» but. Mais à qui s'adressera-t-il pour
» l'aider dans cette recherche, et de
» qui recevra-t-il un si grand bien?
» Sera-ce de ces anciens sages qui se
» vantaient de posséder le double tré-
» sor de la vérité et du bonheur? Sera-
» ce de leurs successeurs qui se flat-
» tent d'avoir perfectionné leur art et
» surpassé leurs découvertes? Parmi les
» premiers, l'un vous demandera du
» temps pour vous répondre; un autre
» vous répondra que ces vérités, trop
» sublimes pour le commun des esprits,
» ne doivent pas être révélées à la mul-
» titude. Parmi les derniers, les uns
» vous donneront des doutes sans solu-

» tion ; les autres, des assertions sans
» preuve et sans garant; et tous vous
» laisseront dans les plus désolantes in-
» certitudes. Mais comme le disait Ter-
» tullien aux païens de son temps, un
» enfant chez les chrétiens, un artisan
» suffisamment instruit dans nos éco-
» les, ne redoutera pas vos questions.
» Non-seulement sur tous les objets di-
» gnes de vos recherches, il vous dé-
» duira les vérités les plus sublimes,
» mais il vous montrera autour de lui
» tout un peuple qui les connaît et qui
» les professe ; mais vous verrez vous-
» mêmes autour de vous un grand nom-
» bre de vrais sages, heureux par la
» connaissance de la vérité, et par l'at-
» tente des biens d'une autre vie, dont
» ils goûtent les prémices. Dans celle-
» ci, des hommes qui, loin de vouloir

» jouir exclusivement de leur bonheur,
» ne cherchent qu'à le partager, et
» qui, regardant les autres hommes
» comme leurs frères, et leurs frères
» comme eux-mêmes, ne sont avec eux
» qu'un cœur et qu'une âme. Et après
» cela nous craindrions qu'une société
» si fortement liée et si solidement éta-
» blie vînt à manquer? Si vous voulez
» renverser ses fondemens et nous dé-
» goûter d'elle, faites-nous croire ou
» que Dieu n'a point parlé, ou que sa
» parole ne s'est pas accomplie; que
» son fils n'est point venu, ou qu'il n'a
» pas daigné nous instruire; faites-nous
» voir un maître plus habile et d'une
» plus grande autorité; des vérités
» mieux prouvées, plus consolantes,
» et dont nous puissions mieux connaî-
» tre, par nous-mêmes, la force et la

» vertu . . . .

» Au centre de l'univers chrétien s'é-
» lève une chaire antique et révérée,
» d'où un premier pontife, promenant
» au loin ses regards, observe, re-
» prend, encourage, et au nom de la
» société entière et de son divin institu-
» teur, pourvoit à tout ce qu'un be-
» soin pressant a rendu nécessaire.

» Sur un siége moins élevé, chaque
» pontife préside à une portion du trou-
» peau universel; et sans se départir de
» l'intérêt général, concentre son acti-
» vité dans les limites d'un diocèse.

» Dans chaque diocèse, un corps de
» pasteurs, unis à leur chef par les
» liens d'une douce et juste subordi-
» nation, partage les travaux, les hon-
» neurs et la tendre sollicitude d'un
» même sacerdoce.

» Dans chaque province et dans l'é-
» tendue de l'empire chrétien, des as-
» semblées plus ou moins solennelles,
» selon la grandeur du péril, selon
» l'importance des objets, proscrivent
» les erreurs, ramènent les errans, ou,
» par le retranchement douloureux,
» mais nécessaire, de quelque membre
» corrompu, arrêtent les progrès du
» mal, et assurent la vie et la santé de
» tout le reste *.

* Il est bien étonnant que cet empire, sans armées, et par conséquent sans force humaine, et placé au milieu de tant de peuples infidèles, subsiste avec la même majesté depuis tant de siècles! On peut comparer ce miracle à celui de Lorette, dont les trésors surpassaient les descriptions fabuleuses des trésors d'Aboulcasem dans *les Mille et une nuits*. L'église de Lorette possédait des chapelles dont les murs étaient entièrement revêtus de lames d'or pur, dans lesquelles on trouvait des centaines de grosses lampes recouvertes de diamans fins, avec de longues

» Que manquerait-il à un corps ainsi » organisé, si ce n'est de trouver dans

chaînes aussi de diamans, des ornemens d'église brodés en pierreries, en corail et en perles fines, des calices d'or enrichis de pierreries; des écrins entiers remplis de superbes diamans, présens dus à la piété de diverses princesses; des statues d'argent massif, parmi lesquelles on comptait *le vœu du grand Condé*. C'était une statue presque colossale de la sainte vierge en argent massif, et que ce héros envoya à Lorette après sa réconciliation avec la cour. L'église de Lorette, renfermant tous ces trésors et beaucoup d'autres qu'on ne peut spécifier dans une note, était située sur le bord de la mer, sur des rivages sans cesse exposés aux attaques des corsaires infidèles qui infestent ces parages; et Lorette n'a jamais eu pour sa défense qu'une douzaine de soldats invalides qui n'avaient jamais tiré un coup de fusil. Les pirates ont fait les tentatives les plus réitérées pour faire dans ce lieu une descente qui eût si pleinement satisfait leur avidité naturelle; mais ils n'ont jamais pu y parvenir; ils ont constamment été repoussés par les vents, l'orage, les tempêtes, qui ont souvent submergé leurs vaisseaux avec leurs

» les puissances qui l'environnent un
» concours qui favorise son action, et
» qui la fortifie? Et pourquoi l'Église
» ne le trouverait-elle pas? Fille du
» Ciel, elle ne doit pas faire ombrage
» aux puissances de la terre. Elle ne
» cherche point à s'élever sur leurs rui-
» nes : elle ne veut que former des
» hommes dignes de Dieu. Mais en les
» rendant dignes de lui, elle les rend
» encore plus dignes et plus capables
» de tous les emplois de la terre. Elle
» adoucit le cœur des rois, elle leur
» soumet le cœur des peuples. Elle se
» prête à tous les gouvernemens, et

équipages entiers. Ils ont fini par reconnaître eux-mêmes qu'un Dieu vengeur des forfaits protégeait et défendait ces bords sacrés, et leur étonnement plein de terreur assura mieux la tranquillité de Lorette, que n'auraient pu le faire de nombreuses armées.

» s'incorpore à tous les États où elle » est admise. Toutes les puissances ont » donc un égal intérêt à la maintenir, » à veiller à l'exécution de ses lois, à » étendre plutôt qu'à resserrer les limi- » tes de son empire; et alors, réunissant » en elle tout ce qui peut la fortifier » et l'embellir, je la vois qui s'avance » à travers les siècles, pleine de force » et de majesté, repoussant ses enne- » mis, réparant ses pertes; et frappé » de ce spectacle, je m'écrie avec Ja- » cob dans le désert de Pharan : *C'est* » *ici le camp du Seigneur;* ou avec Ba- » laam, à la vue du peuple de Dieu sur » les confins de la terre promise : *Que* » *tes tentes sont belles, ô Jacob! et que* » *tes pavillons sont beaux, ô Israël!* . » . . . .

» La même main qui a posé l'Église

» sur ses fondemens, saura l'y soutenir;
» et la même Providence qui lui aura
» suscité des épreuves et des périls, a
» pris l'engagement solennel de l'en
» faire triompher. Allez, dit Jésus-
» Christ à ses apôtres, en leur don-
» nant le monde à conquérir, allez en-
» seigner tous les peuples : toute puis-
» sance m'a été donnée dans le ciel et
» sur la terre : je serai avec vous jus-
» qu'à la consommation des siècles : les
» cieux et la terre passeront, mes paro-
» les ne passeront pas, et les portes de
» l'enfer ne prévaudront jamais contre
» mon œuvre. Aussi les tyrans se sont
» élevés contre l'Église, dès sa nais-
» sance; les erreurs ont succédé aux
» tyrans; les vices ont secondé l'er-
» reur, les schismes ont aggravé les
» maux en écartant tout remède, et

» néanmoins, soutenue par les promes-
» ses et par le bras du Tout-Puissant,
» vous durez société sainte, dont nos
» ennemis avaient juré et prédit la
» ruine. Vos temples, vos autels, vos
» dogmes, votre sacrifice, vous sont con-
» servés jusqu'à ce jour. Parvenue à
» une honorable vieillesse, vous en-
» fantez encore des justes, vous leur
» préparez des successeurs, et jusqu'à
» la consommation des siècles, vous
» serez justement appelée l'asile de la
» vertu, l'école de la justice, la co-
» lonne et le fondement de la vérité. .
» . . . .
» . . . .

» Suspendez votre triomphe, enne-
» mis de la foi, et ne vous flattez pas de
» nous avoir confondus par vos défis et
» vos menaces. La synagogue a péri;

» mais la synagogue ne devait pas tou-
» jours durer ; figure de l'Église, elle
» a disparu en sa présence, comme
» l'ombre devant la réalité *. . . .
» . . . .

* La dispersion des juifs, l'impossibilité où ils sont depuis tant de siècles de se réunir, forment, comme le remarque si judicieusement Pascal, un long miracle dont nous ne sommes point assez frappés. En effet, il est inconcevable (et ce phénomène n'a point d'exemple dans l'histoire), qu'un peuple qui possède de grandes richesses, qui, jusqu'à nos jours, était passionnément attaché à sa religion, n'ait pu ni se réunir en nation, ni relever son temple, ni acquérir une grande portion de terres incultes (lorsqu'il y en a tant sur notre globe), pour s'y établir. Voilà le plus surprenant accomplissement des divines prophéties, et qui doit bien faire croire aux plus incrédules à la conversion des juifs, annoncée aussi dans l'Écriture sainte, et qui doit terminer ces longs prodiges. Cet heureux dénouement approche, car on n'a jamais vu autant de juifs se convertir.

» Saint Grégoire-le-Grand voit dans
» la future conversion des juifs un
» principe de fécondité pour l'Église,
» et dans la personne du saint homme
» Job, guéri de ses maux, rétabli
» dans ses biens, survivant longues
» années à son rétablissement, il re-
» connaît l'Église repeuplée, enrichie,
» renouvelée par le retour des juifs, et
» permet à la piété de rapprocher,
» pour s'en nourrir, les divers traits
» de cette auguste ressemblance.

» Le grand Bossuet, qui avait pesé les
» biens, les maux et les ressources de
» l'Église, se complaisait dans cette
» idée, et regrettait de n'être pas né
» plus près des temps où cette heu-
» reuse révolution devait s'opérer.

» Éclairés par ces grandes lumières,
» pourrions-nous craindre de nous éga-

» rer, et ne pas écouter avec confiance,
» Moïse, Osée, Isaïe, cette nuée de pro-
» phètes et de témoins suivis par les
» apôtres, qui tous annoncent à ce peu-
» ple, au milieu de son endurcissement
» et de ses disgrâces, sa conversion et
» son retour, et à nous, les heureux
» effets d'un si merveilleux changement.

» *Un jour* (c'est Moïse qui parle),
» *Dieu circoncira votre cœur et le*
» *cœur de vos enfans; vous reviendrez*
» *à lui, il reviendra à vous; vous l'ai-*
» *merez de tout votre cœur, et vous*
» *pratiquerez ses commandemens.*

» *Osée, les enfans d'Israël seront*
» *long-temps sans temple, sans autel,*
» *sans roi, sans sacerdoce; à la fin,*
» *ils chercheront le seigneur leur Dieu,*
» *et David leur roi; et ils seront comblés*
» *de toutes sortes de biens.*

» . . . .

» . . . .

» Des hommes orgueilleux d'un faux
» savoir, ennemis de toute domination,
» se sont élevés contre Dieu, contre
» son Christ et son Église, contre tou-
» tes les lois, et pour briser plus sûre-
» ment un joug qui les fatigue, pour
» renverser des idées reçues qui les im-
» portunent, pour abréger l'étude de la
» science qu'ils enseignent; et d'un seul
» mot, couper court à toute discus-
» sion, ils ont fini par dire : Mortels,
» écoutez vos maîtres ; ils viennent
» vous apprendre qu'il n'y a pas de
» Dieu : intéressés à le croire, des hom-
» mes faibles, et déjà vaincus par leurs
» passions, se sont laissé aller à leurs
» paroles ; bientôt ces nouveaux disci-
» ples sont devenus de nouveaux maî-

» tres; les plus ardens et les plus té-
» méraires d'entre eux ont été les plus
» suivis par leurs semblables. De la ca-
» pitale, où il a d'abord paru, le mal a
» gagné les provinces; des villes, il a
» passé dans nos campagnes; des pères,
» par une succession malheureuse, il
» s'est transmis aux enfans qui en ont
» fait la portion la plus précieuse de
» leur héritage; accru et fortifié, à
» mesure qu'il s'est éloigné de sa source,
» quelques générations ont fait perdre
» de vue son origine, et lui ont acquis
» le poids et le mérite de l'ancienneté.
» On avait mis en question long-temps
» s'il était possible qu'il y eût de vérita-
» bles athées : grâces à notre siècle, le
» problème est résolu, et nous voyons
» tous les jours des hommes conçus, nés,
» nourris dans l'athéisme, vivre sans

» Dieu, sans loi, sans remords, et
» mourir froids et endurcis comme ils
» ont vécu; et l'on sera surpris que les
» hommes d'aujourd'hui ne veuillent
» vivre que pour eux, que les pères
» négligent leurs enfans, que les en-
» fans méconnaissent leurs pères, que
» les liaisons du sang perdent tous les
» jours de leurs droits; et l'on se plain-
» dra qu'il n'y a plus de patrie, comme
» il n'y a plus de famille; que les corps
» et les esprits dégénèrent; que les
» sciences et les arts utiles déclinent;
» que les chefs-d'œuvres en tout genre
» deviennent rares, et la vertu encore
» plus; et comment en serait-il autre-
» ment? Des hommes qui n'ont qu'un
» instant à vivre, ne doivent pas se par-
» tager : si le bien, si le mal n'est qu'un
» nom; si le juge qui les voit ne les pu-

» nit, ni ne les récompense; si cet être,
» quel qu'il soit, n'existe même pas,
» quel prix pour le présent ou pour l'a-
» venir proposerez-vous à l'homme pour
» le payer de ses sacrifices et de ses
» travaux? Il sait que, pour qui va ces-
» ser d'être, le présent bientôt ne sera
» plus, et que l'avenir ne sera jamais.
» Ce n'est pas tout; des gens de bien
» qui devraient avoir horreur de ces
» maximes, écoutent les docteurs qui
» les débitent, vantent leur savoir,
» admirent leurcourage, envient leur
» sécurité, se rapprochent tous les
» jours de leurs idées, de leurs mœurs,
» de leur langage, se dégoûtent enfin
» des objets de la foi, et traînant avec
» ennui un faible reste de christianisme,
» semblent n'attendre que le moment
» de la tentation pour s'en défaire,

» comme les apostats n'attendent que
» la présence et le signal du tentateur
» pour se livrer aux derniers excès.

» Si, dans ces circontances, il s'éle-
» vait un homme plein d'adresse, re-
» vêtu de puissance, réunissant tous les
» caractères et tous les titres qui en im-
» posent le plus aux hommes, et que
» l'audace sur le front, le blasphème à
» la bouche, il parût parmi nous, et
» tentât de consommer, en un jour, le
» mystère d'iniquité qui s'opère depuis
» les premiers siècles, quel obstacle
» trouverait-il ? * Ah ! j'aperçois ses
» nombreux partisans se réjouir en
» voyant approcher leur maître ; je les
» vois accourir sur ses pas dans nos

* Ceci annonce Robespierre, comme on le verra dans la suite du paragraphe.

» temples, renverser nos autels, en
» arracher les prêtres, les lévites, oc-
» cupés du sacrifice : pénétrant dans
» l'enceinte sacrée, je les vois appeler
» à grands cris cette foule de demi-
» croyans, rassemblés moins par le zèle
» que par l'usage, et dans ce temple,
» déshonoré déjà par leur culte hypo-
» crite, les inviter à rejeter bien loin
» un fantôme de religion qu'ils ne sup-
» portent qu'avec peine : je les vois
» porter une main sacrilége sur les or-
» nemens du sanctuaire, se charger
» avidement de leurs dépouilles, fer-
» mer les portes de la maison de Dieu,
» ou en changer la destination *, pour-
» suivre au-dehors leur victoire impie,

* On sait que, durant la terreur, presque toutes les églises furent métamorphosées en écuries.

» et dans leur triomphe et leurs festins,
» insulter à nos douleurs, et, par des
» libations impures, profaner ces cou-
» pes et ces vases consacrés par la cé-
» lébration de nos mystères les plus
» redoutables *. »

(L'évêque s'arrête.)

LE CHEVALIER.

Quelle prodigieuse mémoire!

LA DUCHESSE.

Oui, une mémoire *heureuse* pour nous.

L'ÉVÊQUE.

J'étais tellement pénétré de mon sujet, que j'ai retenu ce discours comme

* Tout le monde sait que, sous le règne impie de la terreur, plusieurs jacobins, dans leurs orgies, commirent ce crime exécrable.

je l'ai composé, c'est-à-dire sans effort*.

LA MARÉCHALE.

Ce discours me paraît admirable; cependant si M. l'évêque me permet de le lui dire, je trouve un peu d'exagération dans les derniers passages.

LE CHEVALIER.

Par exemple, il est bien difficile de croire à ce triomphe éclatant de l'impiété.

L'ABBÉ.

Monseigneur, sans doute, n'a pas

* Il est vraisemblable que ce sentiment exprimé par l'évêque, a donné lieu à cette manière de parler, *savoir par cœur,* qu'on n'aura appliqué d'abord qu'à la mémoire qui retient si facilement les choses qui touchent le cœur. C'est le fond de cette idée qui a produit la définition que le célèbre sourd-et-muet Massieu a faite de la reconnaissance, qu'il appelait ingénieusement *la mémoire du cœur.*

l'intention de l'annoncer comme devant être prochain.

L'ÉVÊQUE.

Pardonnez-moi, je crois que nous sommes très-près de cette affreuse époque *.

LE PRÉSIDENT.

Quoi! monseigneur, vous croyez que nous pouvons voir *les églises transformées en écuries*, et les vases sacrés profanés dans d'*impures orgies?*....

L'ÉVÊQUE.

J'ai peut-être poussé cette déclamation un peu trop loin.

L'ABBÉ.

Néanmoins, monseigneur, n'en re-

* Il avait pleinement raison; nous n'en étions pas éloignés de quarante ans.

tranchez rien dans aucune édition ; car si cette funeste prédiction se vérifie, il est bon qu'elle soit consignée dans l'ouvrage imprimé d'un auteur si respectable par son caractère, sa science, son rang et ses talens.

LE CHEVALIER.

Madame la maréchale a-t-elle entendu parler du sermon de l'abbé de Beauregard prononcé un de ces jours derniers à Notre-Dame * ?

LA MARÉCHALE.

Oui, mais très-vaguement ; je n'en connais pas du tout les détails.

* On trouvera peut-être que je répète trop souvent ces questions adressées à la maréchale ; mais c'est ainsi qu'on l'interrogeait toujours, non-seulement chez elle, mais dans les maisons où on la rencontrait, pour peu qu'elle y prolongeât ses visites.

LA COMTESSE.

Ni moi non plus.

LA MARQUISE.

J'en puis dire autant. Je sais seulement qu'on n'a jamais fait un sermon plus singulièrement ridicule.

LE PRÉSIDENT.

Cela est vrai, et je suis en état de donner à cet égard les détails les plus circonstanciés et les plus exacts, car je les tiens de monsieur l'archevêque lui-même, qui a bien voulu satisfaire complètement ma curiosité sur ce point.

LA MARÉCHALE.

A votre tour, satisfaites donc la nôtre.

LE PRÉSIDENT.

L'abbé de Beauregard a passé jus-

qu'ici pour un ecclésiastique sage, spirituel et modéré; il était désigné pour prêcher à la cour ce carême, lorsqu'il a prononcé ce malheureux sermon lundi dernier.

LE CHEVALIER.

Oui, un sermon d'une extravagance véritablement inouïe.

LE PRÉSIDENT.

Le sujet du sermon était contre la philosophie moderne.

LA COMTESSE.

C'est-à-dire contre la secte encyclopédiste, ce qui est très-raisonnable, car on ne peut pas savoir où cette secte et ses chefs impies nous mèneront, si on les laisse faire.

LE PRÉSIDENT.

Oh! bien, le prédicateur le sait,

comme vous l'allez voir. Tout à coup, au milieu de son sermon, il s'est arrêté, en s'écriant : *Que vois-je!* .... Son visage a pris une expression effrayante d'étonnement et d'indignation, qui a vivement frappé tout son auditoire! ...... Après un moment de silence, il a expliqué son étrange vision; il a dit qu'il voyait l'*impudique Vénus sur l'autel du vrai Dieu recevant les hommages d'un peuple insensé!* .... et qu'il voyait aussi dans la chaire de vérité qu'il occupait dans ce moment, *le pontife de Baal*, débitant audacieusement à une multitude corrompue, d'horribles blasphèmes *.

* Cette prophétie, cependant, s'est vérifiée dans tous ses détails. Mademoiselle Aubri, actrice de l'Opéra, fut choisie durant la révolution, pour jouer le rôle de la *déesse Raison* dans les rues et

LA MARQUISE.

Cela est un peu fort.

dans les églises; on l'a vue assise sur le grand autel de Notre-Dame, *recevant les hommages d'un peuple insensé*, qui passait processionnellement devant elle, et s'arrêtait quelques secondes devant cette nouvelle divinité, pour mettre un genou en terre en signe d'adoration. On a vu un comédien impie, dans *la chaire de vérité*, *débiter d'horribles blasphèmes*; et, ce qui n'est pas moins merveilleux, c'est que, peu de temps après ces exécrables folies, mademoiselle Aubri, jouant à l'Opéra le rôle de Minerve, déesse de la sagesse (qui, dans la mythologie, est aussi *déesse de la raison*), devait descendre dans une gloire, ayant à ses pieds deux petits enfans représentant les génies de la gloire, ne put descendre au moment indiqué, parce que les enfans n'arrivaient pas. On prévint le public de ce contre-temps : il attendit quelques instans; ensuite, s'impatientant, il demanda à grands cris que la déesse vînt seule, et qu'il se passerait des génies : alors parut au haut des cieux artificiels la *déesse Raison*, éclatante d'or, de pierreries, de jeunesse et de beauté; mais

LA MARÉCHALE, en riant.

En effet, *un peu*.

LE PRÉSIDENT.

Et le tout, pour prouver le danger des mauvaises doctrines.

LE CHEVALIER.

Et voilà les folles exagérations qui

tout ce prestige s'évanouit aussitôt; les cordes qui soutenaient la machine se rompirent, la gloire se brisa en mille éclats. Mademoiselle Aubri fut fracassée; elle eut trois côtes enfoncées, elle se cassa un bras et une cuisse, et elle fut si horriblement défigurée, qu'elle ne put jamais, depuis, reparaître en public. Les enfans arrivèrent six minutes après cette catastrophe; ils avaient été arrêtés dans la rue des Lombards, par un si grand embarras, qu'on les fit descendre dans une boutique, où ils furent obligés de rester plus d'un quart d'heure. Ce fut ainsi que le ciel, en punissant le crime devant tant de témoins, épargna, sauva l'innocence!....

font plus de tort à la religion que les ouvrages prétendus philosophiques dont tous les gens raisonnables connaissent l'incohérence, les mensonges et le danger.

L'ÉVÊQUE.

M. le chevalier pense-t-il qu'il y ait aujourd'hui un grand nombre de *ces gens raisonnables?*

LE CHEVALIER.

Sans doute le nombre en est très-limité; néanmoins peu de sages doivent l'emporter sur une multitude d'extravagans.

L'ÉVÊQUE.

Oui, à la longue; mais souvent l'extravagance séduit d'abord la multitude, sa nouveauté peut plaire. C'est ainsi que souvent elle a produit des ré-

volutions, et il faut quelquefois une assez longue expérience pour ouvrir les yeux sur tous ses inconvéniens, et pour obliger de revenir à la raison *.

* On peut bien s'écrier de nos jours : *Eh! quel temps fut jamais plus fécond en miracles!....* Car Dieu proportionne toujours les effets éclatans de sa toute-puissance aux besoins des peuples malheureux qui s'égarent dans les ténèbres de l'incrédulité. En effet, Dieu a daigné prodiguer des miracles un peu avant, pendant et depuis la révolution. Indépendamment de ceux que j'ai déjà mentionnés, on doit compter ceux du vertueux prince de Hohenlohe, qu'on ne peut révoquer en doute; celui de la croix lumineuse qui parut dans le ciel près de Poitiers, et qui fut si attentivement examinée par une multitude innombrable de témoins. Sans compter une infinité de miracles particuliers, j'ai eu le bonheur et l'occasion d'en voir plusieurs, entre autres, celui qui guérit tout à coup une jeune paysanne de Carlepont (près de Noyon), d'une espèce de paralysie qui l'empêchait entièrement de marcher depuis l'âge de dix ans (elle en avait dix-huit). Ma nièce,

dame du château de Carlepont, fit venir de Senlis et même de Paris, des médecins qui la déclarèrent incurable. Cette jeune fille, nommée Séraphine, implora de ma nièce la grâce d'être envoyée à Notre-Dame de Liesse, parce que son père refusait de faire les frais de ce voyage, qu'il regardait comme une fantaisie de malade, et par conséquent comme inutile. Ma nièce se chargea de tout, et Séraphine revint de ce pélerinage parfaitement guérie. C'est une chose dont quatre mille personnes de paysans villageois ont été les témoins, sans compter toutes les personnes du château, dont le maître est protestant; et, en reconnaissant toute la vérité et l'authenticité du miracle, il me conta lui-même cette histoire quelques jours après. J'allai la même année passer quelques mois à Carlepont; je vis l'intéressante et pieuse Séraphine jouissant de toutes ses facultés, et courant dans le parc avec toute la légèreté de son âge.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

